

## Une philosophie pétrie de lumière et de mouvement

Une dissection du réel inaugure la philosophie de la nature digbéenne. L'examen concerne l'infravisible, mais non l'infrasensible ; fidèle à ses principes logiques, le chevalier défait le monde physique pour en dégager les premiers éléments constitutifs et en déterminer les interactions. Ceux-ci doivent être assez polyvalents pour justifier un maximum de phénomènes physiques, mais aussi suffisamment détaillés pour fournir une véritable explication des mystères de la nature, ce qui explique que le chevalier consacre à leur exposition une si large partie de son *Traité des corps*. Comme le note Alexandre Koyré, la refonte des concepts fondamentaux est l'une des tâches centrales auxquelles s'attache le XVII<sup>e</sup> siècle et Digby s'inscrit pleinement dans ce mouvement de redéfinition des notions premières<sup>1</sup>. Il montre que tous les phénomènes procèdent du même mécanisme simple qu'il détaille dans les premiers chapitres, et il construit son système à partir de définitions qu'il veut nouvelles et cohérentes. Le chapitre présent analyse donc les éléments de base qui composent la physique de Digby, tout en montrant à la fois leur variation par rapport à la tradition à laquelle ils appartiennent, et la teneur proprement baroque qu'ils arborent sous la plume du chevalier.

### 1.A. Des fondements hérités de la scolastique

Inspiré de la tradition grecque, Digby cherche l'élément clé, l'item unique qui permettrait de justifier l'ensemble des phénomènes physiques et naturels : plutôt que de choisir l'un des quatre éléments comme les présocratiques, il penche vers un fondement numérique et trouve dans un concept de quantité ajusté à ses besoins les possibilités explicatives qui lui sont nécessaires.

#### 1.A.1. La quantité

Comment se fait-il que deux corps faisant le même volume puissent avoir une masse différente ? Telle est l'interrogation liminaire qui anime Digby au seuil de son étude physique. Deux corps ne peuvent occuper le même espace : la différence de poids ne peut donc être due à la présence d'un troisième corps. Pour résoudre cette énigme, Digby adopte une méthode qu'il emprunte à l'astronomie – l'hypothèse – et introduit ainsi dans son ouvrage, de façon délibérée et appuyée, l'illusion productive, la fantaisie

---

<sup>1</sup> Alexandre KOYRÉ, *Études d'histoire de la pensée scientifique*, Paris, Gallimard, 1973, p. 13.

au service de la réalité, dans une démarche qui est loin de faire l'unanimité à son époque<sup>1</sup>. Les astronomes calculent les mouvements à partir de ce qu'ils supposent être les orbites, les parcours et les évolutions des étoiles et des planètes qu'ils observent – en aucun cas n'ont-ils la certitude que leur examen est conforme à la réalité<sup>2</sup>, tout dépendants qu'ils sont de leurs instruments d'optique et de leur position d'observateurs. Dans le manuscrit de *Deux traités*, Digby ajoute même que les astronomes peuvent déterminer par avance le mouvement des cieux grâce à leurs calculs, mais « qu'il leur importe peu que ceux-ci soient vrais et réels<sup>3</sup> ». Il biffe ensuite cette remarque sans doute pour couper court aux critiques qui lui reprocheraient de faire fi, lui aussi, de la réalité du monde physique par son usage d'hypothèses, mais il adopte l'approche de la fiction utile et féconde. Cette nouvelle méthode ouvre à Digby un champ de possibles : plutôt que de fonder sa physique sur un enchaînement rigoureux où la vérité est établie à chaque étape et où les conjectures sont gardées pour la fin à la manière scolastique, il peut commencer par une supposition qui sera validée si l'ensemble de ce qui suit est cohérent et libre de toute contradiction. La confirmation se fait *a posteriori*, et la démarche ouvre un cadre à la fiction qui se trouve ainsi dotée d'une dignité nouvelle, d'une légitimité philosophique.

Digby emprunte la plupart de ses catégories à l'antiquité grecque, et bien souvent il leur donne un tour contemporain, coloré par le mécanisme de son époque. Est-ce à dire que ses concepts de base sont relégués au rang d'hypothèses, en particulier ceux qu'il emprunte à Aristote ? De fait, bien que le Stagirite soit une autorité dont Digby se réclame souvent, le chevalier cherche à instaurer de la circonspection dans les trop nombreux préceptes des Écoles et sa reprise de la théorie aristotélicienne la décline en effet du rang d'autorité indiscutable à celle d'hypothèse recevable. Le philosophe Andreas Blank abonde dans ce sens et ajoute que Digby organise ses idées en fonction du concept épicurien et stoïcien de « notions courantes » qui veut que les noms des concepts soient des indicateurs de ce qu'ils signifient, et que l'usage commun d'un terme soit, par conséquent, l'un des critères de son sens et de sa validité<sup>4</sup>. Ainsi, aux concepts

---

<sup>1</sup> Newton est un exemple notoire du refus de l'hypothèse fictive et imaginative qu'il oppose aux hypothèses issues de l'analyse des conditions des phénomènes, c'est-à-dire à des suppositions plus réalistes. Barbara J. SHAPIRO, *Probability and Certainty in Seventeenth-Century England: A Study of the Relationships Between Natural Science, Religion, History, Law, and Literature*, Princeton, Princeton University Press, 1983, p. 16, 27 ; Desmond M. CLARKE « Hypotheses », in Desmond M. CLARKE et Catherine WILSON (eds.), *The Oxford Handbook of Philosophy in Early Modern Europe*, Oxford, Oxford University Press, 2011, p. 249-271.

<sup>2</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 16.

<sup>3</sup> « Not caring whither in truth & in reality they be so. » Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, Ms. vol. I, f. 49v.

<sup>4</sup> Andreas BLANK, « Composite Substance, Common Notions, and Kenelm Digby's Theory of Animal Generation », *Science in Context*, vol. XX, n° 1, 2007, p. 3.

aristotéliens de densité et de rareté, Digby ajoute ceux de quantité et de substance qu'il emprunte au langage courant. Il évite ainsi de parler de forme pour se concentrer sur la matière au moyen de termes fonctionnels et accessibles<sup>1</sup>. Les notions de Digby sont ainsi tirées d'une tradition intellectuelle, mais aussi plébiscitées par le sens commun, ce qui permet, dans l'approche du chevalier, de leur accorder un statut d'hypothèse valable. Cette double validation justifie leur adoption comme fondement, et se voit confirmée *a posteriori*, comme fiction vérifiée.

Le principe initial que Digby emprunte à Aristote est la quantité, c'est-à-dire ce qui permet au corps d'avoir des parties. Sa première propriété est d'être grande ou petite, ce qui se traduit concrètement par la présence de plus ou moins de parties<sup>2</sup>. Pour la définir et l'épurer de son passé scolastique, le chevalier recourt aux définitions communément admises et conclut qu'elle est mesurée grâce à la comparaison. La quantité est l'extension d'une chose calculée par un nombre d'extensions plus petites, mais de même nature, qui sont des parties de l'ensemble, comme le drap que l'on évalue en toises<sup>3</sup>. Dès lors, puisqu'elle comprend nécessairement des parties, la quantité peut se résumer à sa capacité à être divisée en ces dernières, elle équivaut donc à la divisibilité. Cette définition est rendue évidente quand on se tourne vers la quantité discrète, comptabilisée grâce à un nombre, plutôt que la quantité continue aussi appelée extension. De fait, il est dans la nature du nombre d'être divisé, son application à la quantité est donc idoine.

Digby est conscient que sa définition de la quantité prête le flanc à la critique, et son interprétation des atomes diffère parfois de celle de ses contemporains. En promouvant une infinie divisibilité<sup>4</sup>, il introduit dans le monde physique communément admis pour sa finitude, l'infiniment petit – et comme on le verra par la suite, ce n'est pas là sa seule incursion de l'infini dans le fini. L'infini étant normalement, sur le plan métaphysique, l'attribut du divin, et le divin n'étant jusque-là jamais défini en termes d'extension et encore moins en termes de petitesse, il faut que le chevalier montre, d'une part, que Dieu se situe sur un autre plan et, d'autre part, que la matière lui reste soumise, que cet infini nouvellement découvert ne menace pas sa suprématie – il le fera en prouvant que le monde des esprits ne répond à aucun des impératifs du monde physique.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 4 ; Caleb MASON, *Conciliatory Eclecticism and the Philosophy of Kenelm Digby*, Thèse de doctorat non publiée, Université de Columbia, New York, 2001, p. 13-24.

<sup>2</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 24, 411.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 9-11.

<sup>4</sup> Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à une dame, 'Il fault avouër' », Londres, 15/25 sept [s.d.], f. 99r.

Adopter la proposition inverse et admettre l'existence de minuscules corps indivisibles obligerait à fixer la limite minimale en deçà de laquelle on ne peut plus parler de corps. Outre la difficulté de mesure que cette approche pose, elle obligerait Digby à rompre l'adéquation qu'il établit entre indivisibilité et éternité, comme on l'étudiera au sujet des atomes, et par conséquent rouvrirait la voie aux accusations d'athéisme auxquelles l'atomisme renaissant était fréquemment associé<sup>1</sup>. En jeu dans cette définition se trouve la division fondamentale entre corps et âme, entre mondes matériel et immatériel : la définition digbéenne de la quantité est à la racine de son dualisme.

Ce principe essentiel qui fait correspondre la quantité avec la divisibilité fait l'objet de la vindicte de Joseph Glanvill qui affirme dans son *Vanity of Dogmatizing* l'impossibilité de connaître les processus physiques et métaphysiques qui régissent l'univers, réfutant au passage la démarche et les arguments de Digby, sous prétexte que la capacité de l'homme à connaître s'est excessivement émoussée depuis Adam. L'argument, caractéristique des sceptiques, lui vaut une réponse cinglante de Thomas White dans *Sciri, sive, sceptices et scepticorum a jure disputationis exclusio* qui est suivi d'une traduction en anglais publiée en même temps que la réplique de Glanvill, *Scire/i tuum nihil est*<sup>2</sup>. Après avoir affirmé qu'il est impossible de connaître l'âme (chapitre 3) et d'expliquer le fonctionnement de la perception et de la mémoire (chapitre 4), le sceptique s'en prend à la composition de la matière (chapitre 5) et avance que les parties doivent être séparées et distinctes dans leur masse et leur quantité, et que la divisibilité, par conséquent, doit présupposer la diversité des parties. Il se fie pour sa démonstration aux sens qui font prendre conscience que les parties sont variées et nombreuses et il remet en cause la méthode de Digby et de White qui, affirme-t-il, nient les données simples fournies par les sens perceptifs. De fait, Digby ne se réfère pas, dans sa définition de la quantité, aux organes sensoriels, qui peuvent être source d'erreurs, mais préfère se fonder

---

<sup>1</sup> Margaret OSLER, « Baptizing Epicurean Atomism: Pierre Gassendi on the Immortality of the Soul », in Paul FARBER et Margaret OSLER (eds.), *Religion, Science, and Worldview: Essays in Honor of Richard S. Westfall*, Cambridge, Cambridge University Press, 1985, p. 163 ; J. J. MACINTOSH, « Robert Boyle on Epicurean atheism and atomism », in Margaret OSLER (ed.), *Atoms, Pneuma, and Tranquillity: Epicurean and Stoic Themes in European Thought*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, p. 197.

<sup>2</sup> Joseph Glanvill (1636–1680), pasteur de l'Église d'Angleterre, est célèbre pour sa promotion du scepticisme ; il pensait que la nature ne pourrait être connue qu'au jardin d'Éden. Il s'engagea dans une bataille de pamphlets avec Thomas White au sujet de ce qui est connaissable. Joseph GLANVILL, *The Vanity of Dogmatizing, or, Confidence in Opinions Manifested in a Discourse of the Shortness and Uncertainty of Our Knowledge, and Its Causes: With some Reflexions on Peripateticism, and an Apology for Philosophy*, Londres, 1661 ; Thomas WHITE, *Sciri, sive, sceptices & scepticorum jure disputationis exclusio authore Thoma Anglo ex Albis East-Saxonum*, Londres, 1663 ; Thomas WHITE, *An Exclusion of Scepticks From All Title to Dispute Being an Answer to The Vanity of Dogmatizing*, Londres, 1665 ; Joseph GLANVILL, *Scire/i tuum nihil est, or, The Authors Defence of the Vanity of Dogmatizing, Against the Exceptions of the Learned Tho. Albius*, Londres, 1665.

sur la notion commune qui porte déjà la trace du travail intellectuel, si ténu soit-il. L'adéquation avec ce qu'indiquent les sens n'est pas négligée comme le pense Glanvill, elle est dissociée de sa contrepartie plus théorique qui nécessite d'abstraire les informations sensorielles, dans une démarche qui pourrait s'apparenter à la méthode mathématique. La quantité n'a pas besoin d'être perçue puisqu'elle est infra-sensible, elle est un outil mental qui ouvre un accès à la compréhension du réel. Ce processus discret de mathématisation du monde<sup>1</sup> échappe à la sagacité de Glanvill qui refuse la justification théorique *a posteriori* et promeut à la place une réflexion conforme, à chaque étape, à la perception que le sujet a du monde.

Ainsi, le concept digbéen de la quantité est faussement présenté par son auteur comme simple et dénué de polémique et son équivalence avec la divisibilité, essentielle pour la démonstration, est loin de faire l'unanimité. Elle permet toutefois d'accorder à chaque chose dans le monde une identité numérique qui la rend reconnaissable et qui se compose d'un équilibre particulier entre rareté et densité, évalué grâce à la notion de quantité. Ainsi, la pensée de Digby s'inscrit dans le mécanisme d'inspiration baroque que décrit Herbert Knecht, puisque son exposition du savoir « recherche la forme mathématique, qui ordonne idéalement les connaissances au sein d'un tissu cohérent<sup>2</sup> ». Par sa mathématisation, le monde devient saisissable.

Grâce à l'identité numérique qu'est la quantité, chaque chose peut être classée sur une échelle de densité et qualifiée de plutôt dense ou plutôt rare, ce qui entraîne des caractéristiques différentes. Parmi ces dernières, Digby remarque que, sur le plan empirique, les parties des corps denses sont plus serrées et difficiles à diviser que les corps rares, en sus de paraître plus lourdes. Ce constat signifie-t-il que le degré de densité joue un rôle dans la chute ? Pour traiter de ce sujet brûlant, il reprend les définitions opérationnelles proposées par les philosophes qui le précèdent, à commencer par Galilée qui postule que le milieu ambiant offre une résistance accrue proportionnelle à l'état de l'objet cheyant. Digby récuse cette idée : une livre de plomb massif et une livre de plomb en poussière comprimée tombent à la même vitesse, avance-t-il ; elles ne sont pas composées des mêmes corps, néanmoins elles contiennent des corps de même nature, ce

---

<sup>1</sup> Giorgio ISRAËL, *La mathématisation du réel : essai sur la modélisation mathématique*, Paris, Éditions du Seuil, 1996, p. 106-107.

<sup>2</sup> Herbert H. KNECHT, « Le fonctionnement de la science baroque : le rationnel et le merveilleux », *Baroque*, n° 12, 1987.

qui signifie, dans le système de Digby, que ces derniers partagent la même quantité<sup>1</sup>. Ce n'est donc pas le nombre d'entités dans un volume qui importe, mais plutôt la nature de la matière qui occupe ce volume qui permet de déterminer la masse et l'allure de la descente qui s'ensuit.

Ce raisonnement permet à Digby d'évacuer la question du vide interstitiel qui faisait rage à son époque<sup>2</sup> : dans l'hypothèse où les corps rares sont plus « aérés » que les denses, qu'y a-t-il entre leurs différentes parties ? La présence de vide obligerait à admettre que les corps flottent, vision effrayante d'un monde sans ancrage, à la dérive, soumis à des forces contraires et arbitraires, outre le fait qu'elle empêcherait le mouvement des petits corps isolés puisque, d'après Aristote, le mouvement ne peut exister qu'au sein de la matière attenante<sup>3</sup>. L'accent que le chevalier fait porter sur la quantité, et non sur les corps premiers ou atomes, invalide l'hypothèse du vide dans la mesure où seule l'identité numérique influe sur la masse et la vitesse. Digby agrmente son propos des récents calculs de densité de l'air, de l'eau et de l'or par Galilée et Marin Ghetaldi<sup>4</sup> – le sérieux et la rigueur de cette approche prouvent que Digby n'est pas un dilettante, mais bien qu'il est au courant des dernières recherches qu'il cherche à s'approprier<sup>5</sup>. À chaque corps correspond un nombre précis qui équivaut à sa densité propre ; Digby s'inscrit subtilement ici dans la mathématisation du monde qui veut que tous les phénomènes physiques répondent à une numération.

L'exemple qu'emploie Digby fait appel à une expérience quotidienne : quand on vide un bac d'eau, comment la séparation entre le contenant et le liquide se fait-elle ? Leurs degrés de rareté respectifs, différents puisque bac et eau ne sont pas composés de la même matière, expliquent la division naturelle. Les gouttes d'eau qui demeurent sur le

---

<sup>1</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 18.

<sup>2</sup> La querelle du vide bénéficie d'une bibliographie fournie au sein de laquelle on distinguera Pierre GUENANCIA, *Du vide à Dieu : essai sur la physique de Pascal*, Paris, F. Maspero, 1976, *passim* ; Pierre MARAGE, « Pour une histoire du vide », in Edgard GUNZIG et Simon DINER (eds.), *Le vide, univers du tout et du rien*, Bruxelles, Éditions Complexe, Revue de l'Université de Bruxelles, 1998, p. 45-63 ; Simone MAZAURIC, *Gassendi, Pascal et la querelle du vide*, Paris, Presses Universitaires de France, 1998, *passim* ; Sylvain MATTON, *Trois médecins philosophes du XVII<sup>e</sup> siècle, Pierre Mosnier, G. B. de Saint-Romain, Guillaume Lamy : autour de la grande expérience de Pascal*, Paris, Honoré Champion, 2004, p. 7-16, 19-36.

<sup>3</sup> « Ainsi, ils pourraient avoir des petites parties de leur corps qui flotteraient dans le vide, contrairement à ce qu'ils cherchent à éviter » ; « And so, would be liable to have little partes of its body swimme in those greater vacuities; contrary to what they strive to avoyde » ajout inter-linéaire, Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, Ms. vol. I, f. 50r.

<sup>4</sup> Marin Ghetaldi (1568-1626), géomètre et homme politique de Raguse, contribua à développer la géométrie analytique et entretenit une correspondance régulière avec Galilée. Nikola SALTJKOW, « Souvenirs concernant le géomètre yougoslave Marinus Ghetaldi, conservés à Doubrovnik, en Dalmatie », *Isis*, vol. XXIX, n° 1, 1938, p. 20-23 ; Charles C. GILLISPIE (ed.), *New Dictionary of Scientific Biography*, New York, Charles Scribner's sons, 1970-1980, vol. V, p. 381-383.

<sup>5</sup> Caleb MASON, *Conciliatory Eclecticism and the Philosophy of Kenelm Digby*, *op. cit.*, p. 18.

bord et l'absence de morceaux de bac dans le liquide évacué s'expliquent par le fait que l'ensemble « bac et eau » forment une quantité déterminée et continue qui prévaut sur l'unité de l'eau seule<sup>1</sup>. Pour oiseuse que puisse paraître la discussion, rappelons que la Renaissance prend très au sérieux la question de l'individuation qui trouve chez Digby un écho dans le problème de l'identité<sup>2</sup>. Le raisonnement choque le bon sens moderne, par cela même qu'il revient à assigner une même densité à l'eau sous ses formes liquide, solide et vaporeuse, et donc à leur allouer, sur le plan théorique, la même vitesse de chute et la même masse. Afin de saisir ce concept primordial dans la pensée de Sir Kenelm, il ne faut envisager la quantité que comme une donnée théorique qui permet une classification systématique du monde, une mathématisation utile à sa compréhension. Digby privilégie, en choisissant la quantité comme source de toute sa physique, un principe qui lui permet à la fois de rester fidèle à la vision aristotélicienne d'un monde continu, sans vide, mais aussi de favoriser une approche réglée, méthodique et mathématique caractéristique de son temps, tout en promouvant l'intelligibilité du monde physique.

Ainsi, grâce au concept de quantité et à ses corollaires de densité et de rareté, Digby, dans le sillage de Galilée, prêche l'intelligibilité du monde grâce aux outils mathématiques, ainsi que la continuité de la matière physique, par son refus du vide interstitiel, au détriment des contours marqués de chaque chose. La continuité promue par Digby évoque la distinction entre styles linéaire et pictural dressée par Wölfflin : si le premier procède à l'aide d'essences, et insiste sur le dessin et les contours marqués des choses dans une perspective toute classique, le deuxième met en valeur les relations qu'entretiennent les formes, « s'efforce de saisir l'espace dans une unité vitale et mouvante » et propose une vision du monde symphonique plutôt qu'analytique<sup>3</sup>. De même, le refus du vide et la continuité affichée de la matière qui en découle effacent les contours de chaque chose physique pour y substituer une vision continue de l'étendue renforcée par le mouvement des atomes.

### **1.A.2. Les atomes**

Si le vide n'existe pas et si la matière qui constitue le monde est continue, comment expliquer que les choses individuelles soient distinctes ? Dans le détail, la

---

<sup>1</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 118-119.

<sup>2</sup> Peter KING, « The Problem of Individuation in the Middle Ages », *Theoria*, vol. LXVI, 2000, p. 159-184.

<sup>3</sup> Heinrich WÖLFFLIN, *Principes fondamentaux de l'histoire de l'art*, traduit par Claire RAYMOND et Marcel RAYMOND, [1915], 2<sup>e</sup> éd., Paris, Plon, 1952, p. 25-26 ; Claude-Gilbert DUBOIS, *Le baroque : profondeurs de l'apparence*, *op. cit.*, p. 23.

question de l'individuation se pose sous un angle nouveau chez Digby et chez ses contemporains atomistes<sup>1</sup>. De fait, l'hypothèse atomiste au XVII<sup>e</sup> siècle, qui ressuscite d'une façon ou d'une autre la pensée antique, suppose que le monde soit fait de petits corps mouvants et, dans une certaine mesure, interchangeables. Deux séries de questions s'ensuivent. D'une part, la nature de l'association entre la personne ou la chose et ses atomes reste à déterminer, puisque si le nombre de particules est fini, il faut convenir de la réutilisation possible de certaines pour constituer d'autres entités ; ainsi, un corps humain peut comprendre un atome ayant auparavant composé un champignon ou un coléoptère. D'individuelle, la matière qui compose l'enveloppe charnelle devient peu à peu perçue comme provenant d'un magasin où la nature va puiser librement ; la chair humaine est un emprunt temporaire à la réserve générale. La matière est en permanence recyclée. De surcroît – et il s'agit là d'un corollaire de l'interrogation précédente – les atomes étant des forces en mouvement, ils suscitent la question de l'identité de la personne ou de la chose par rapport aux aléas et aux transformations qu'impose le temps : qu'est-ce qui fait que la graine et la plante qui en sort quelques semaines plus tard sont le même végétal ? La première a perdu des atomes et en a agrégé d'autres : peut-on encore parler d'une seule et même entité ? Digby traite de ces questions à de nombreuses reprises, comme l'étude de sa biologie le montrera ; il suffit de souligner pour le moment que le tourbillon perpétuel du monde physique qu'il décrit avec éloquence met en péril l'identité personnelle, la signature individuelle de chaque chose, et que le chevalier tente de substituer aux données habituelles de permanence la notion de quantité, afin de réaffirmer avec force que l'individu continue d'exister dans un monde mouvant, continu et fluctuant.

Corps naturel le plus menu du monde physique, l'atome de Digby, paradoxalement, n'est pas indivisible<sup>2</sup>. Le débat autour de l'indivisibilité faisait rage au XVII<sup>e</sup> siècle, quand les atomistes distinguaient « être divisible par la pensée » et « être réellement divisible », et préservaient ainsi la toute-puissance de Dieu tout en affirmant l'existence d'une unité minimale<sup>3</sup>. Ils évitaient ainsi la réfutation classique de l'atomisme

---

<sup>1</sup> Udo THIEL, « Individuation », in Daniel GARBER et Michael AYERS (eds.), *The Cambridge History of Seventeenth-Century Philosophy*, Cambridge, Cambridge University Press, 1998, p. 212-264 ; Joanna K. FORSTROM, *John Locke and Personal Identity: Immortality and Bodily Resurrection in Seventeenth-Century Philosophy*, Londres, Continuum, 2010, p. 29-53 ; Luc FOISNEAU, *Hobbes, la vie inquiète*, Paris, Gallimard, 2016, p. 184-187.

<sup>2</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises, op. cit.*, p. 38. La question de la divisibilité réelle ou potentielle est centrale dans l'atomisme du XVII<sup>e</sup> siècle. Descartes s'oppose avec force à l'indivisibilité. Daniel GARBER, *Descartes' Metaphysical Physics*, Chicago, University of Chicago Press, 1992, p. 120-121 ; Sophie ROUX, « Descartes atomiste ? », in Egidio FESTA et Romano GATTO (eds.), *Atomismo e continuo nel XVII secolo*, Napoli, Vivarium, 2000, p. 211-274.

<sup>3</sup> Sophie ROUX, « Descartes atomiste ? », *art. cit.*, p. 214.

qui consiste à exhiber les paradoxes de l'indivisibilité pour la géométrie euclidienne<sup>1</sup>. Digby fustige dans une lettre à Mersenne les atomes de Démocrite qu'il estime de pures contradictions : irréductibles, ils sont éternels en vertu d'une adéquation ancienne entre la perfection de l'entité indivisible et l'immortalité<sup>2</sup>. Mais s'ils sont matériels, ils ne peuvent être éternels, puisque, faisant partie du monde physique, ils sont mortels et corruptibles. À l'inverse, si ces atomes étaient spirituels, ils ne pourraient concourir à composer les choses matérielles<sup>3</sup>. Digby rejette ce modèle et semble plutôt s'inspirer de la tradition scolastique des *minima naturalia* dans la mesure où il dessine l'existence de quatre types d'atomes différents sur le plan qualitatif, correspondant aux quatre éléments<sup>4</sup>. Conformément à la pensée des *minima*, la dimension ou la forme de l'atome importent peu dans le système digbéen, alors qu'elles sont centrales dans les théories atomistes de penseurs inspirés d'Épicure, Gassendi et Charleton en premier lieu<sup>5</sup>. À l'origine, la théorie scolastique désigne le minimum en-deçà duquel la forme ne subsiste plus, la limite inférieure de la divisibilité – mais Digby n'y voit pas de contradiction avec son principe d'infinie divisibilité<sup>6</sup>.

La forme des atomes, négligée dans *Deux traités*, fait toutefois surface dans un opuscule plus tardif, le *Discours fait en une célèbre assemblée*, publié en 1658. Le *Discours* occupe une place particulière dans l'œuvre physique du chevalier, du seul fait que plusieurs théories que Digby récuse par ailleurs y apparaissent presque fortuitement. Fruit de sa maturité, il peut constituer le signe que la pensée de Digby évolue au fil des années, ou encore qu'il adapte sans vergogne ses explications à son public. Prononcé pour l'Académie de Montpellier en 1657, puis sans doute lu à l'Académie de Castres en 1658, le *Discours* s'adresse principalement à des médecins français sans aucun doute familiers de la pensée de Descartes, mais aussi des atomes antiques<sup>7</sup>. L'évocation du lieu naturel ou

<sup>1</sup> Fred D. MILLER Jr., « Aristotle against the Atomists », in Norman KRETZMANN (ed.), *Infinity and Continuity in Ancient and Medieval Thought*, Ithaca, Cornell University Press, 1982, p. 87-111.

<sup>2</sup> Robert PETERSSON, *Sir Kenelm Digby: The Ornament of England, 1603-1665*, op. cit., p. 187 ; James LEWIS, *Hobbes and the Blackloists*, op. cit., p. 108. Digby avait dans sa bibliothèque le livre de l'atomiste Jean-Chrysostome Magnen qui présentait, une quinzaine d'années plus tard, la doctrine de Démocrite. L'ouvrage se trouve à présent à la Bibliothèque de la Sorbonne. Jean-Chrysostome MAGNEN, *Democritus reviviscens: sive vita & philosophia Democriti. Authore Joanne Chrysostomo Magneno*, La Haye, 1658.

<sup>3</sup> Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à Marin Mersenne, 'Je viens tout a cette heure de recevoir' », s.l., [1640].

<sup>4</sup> Robert KARGON, *Atomism in England*, op. cit., p. 63-77.

<sup>5</sup> Margaret OSLER, « Baptizing Epicurean atomism », art. cit. ; Margaret OSLER, « Fortune, Fate, and Divination: Gassendi's Voluntarist Theology and the Baptism of Epicureanism », in Margaret OSLER (ed.), *Atoms, Pneuma, and Tranquillity: Epicurean and Stoic Themes in European Thought*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, p. 155-174.

<sup>6</sup> Antonio CLERICUZIO, *Elements, Principles and Corpuscles*, op. cit., p. 10.

<sup>7</sup> Pierre-Marie MOREL, « Epicurean Atomism », in James I. WARREN (ed.), *The Cambridge Companion to Epicureanism*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 71-75. Alain Niderst, qui a travaillé sur les archives de l'Académie de Castres, mentionne que le 14 mai 1658, Digby donne un discours sur la poudre de sympathie. Or, les

de la forme des atomes pourrait n'être qu'une façon de vulgariser sa propre pensée, une manière d'adopter un vocabulaire connu afin de rendre sa pensée accessible en peu de temps. Plausible aussi est l'hypothèse selon laquelle Digby cherche à combler les interstices laissés par l'exposition de sa théorie atomiste des années 1640. Toujours est-il qu'en 1657, il discute du contour des corpuscules : il conteste la conception lucrétienne des atomes crochus pour avancer que les particules de sel sont, suivant leur particularité, des cubes, des hexaèdres, des colonnes ou des hexagones<sup>1</sup>. L'expérimentation permet de l'affirmer, puisque, quelle que soit la transformation à laquelle les sels sont soumis, ils reviennent toujours à leur forme initiale. Cette « figure » propre à chaque atome, comme l'appelle le chevalier, est l'une des forces majeures de l'union des parties et explique qu'un atome, préférant toujours la compagnie de ses semblables, s'agglutinera plus facilement avec ses analogues. Ainsi, dans la force de l'âge, Digby adapte son système atomiste aux théories dominantes de Gassendi et Descartes<sup>2</sup>.

Parmi les influences notables, celle de Lucrèce a été particulièrement remarquée par des commentateurs des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles qui n'ont pas hésité à accuser Digby d'avoir plagié le poète latin<sup>3</sup>. Elle est réelle et indéniable : Digby inaugure *Deux traités* avec un adage du Latin récemment redécouvert qui annonce la primauté du toucher dans l'étude des corps – « toucher, être touché est l'apanage des corps<sup>4</sup> » – pour ensuite reprendre dans son ensemble l'idée lucrétienne que les particules quittent les corps pour en rejoindre d'autres en permanence. Cependant, la comparaison s'arrête là, dans la mesure où leur traitement de la sensation diffère sensiblement. L'épicurien, en atomiste

---

lettres de Digby attestent qu'il est souffrant à Paris début mai 1658 et qu'il part pour l'Allemagne le mois suivant, ce qui rend peu vraisemblable sa présence à Castres en mai 1658. On peut en conclure que la date qu'a trouvée Alain Niderst est erronée, ou que les académiciens de Castres lurent le discours de Digby récemment publié ce jour-là. Alain NIDERST, *Madeleine de Scudéry, Paul Pellisson et leur monde*, Mont-Saint-Aignan, Université de Rouen, 1976, p. 71. Samuel Chappuzeau ne donne pas de date, mais il est probable que le discours a été prononcé fin 1656 ou début 1657, lorsque le chevalier se trouve dans le sud de la France ; Samuel CHAPPUZEAU, *L'Europe vivante*, op. cit., p. 328-329.

<sup>1</sup> Kenelm DIGBY, *Discours fait en une célèbre assemblée, par le chevalier Digby touchant la guérison des playes par la poudre de sympathie*, Paris, 1658, p. 92-94.

<sup>2</sup> Il ne s'agit pas ici de déterminer si Descartes était atomiste, ni d'assimiler sa pensée à celle de son rival Gassendi. Il suffira pour le moment de souligner que Descartes s'est défendu d'être atomiste, mais que certaines de ses explications se comprennent mieux au regard de la théorie corpusculaire. Daniel GARBER, *Descartes' Metaphysical Physics*, op. cit., p. 121 ; Sophie ROUX, « Descartes atomiste ? », art. cit. Sur Gassendi, on peut se reporter à George S. BRETT, *The Philosophy of Gassendi*, Londres, Macmillan, 1908 ; Marie CARIOU, *L'atomisme : trois essais ; Gassendi, Leibniz, Bergson et Lucrèce*, Paris, Aubier-Montaigne, 1978 ; Margaret OSLER, *Divine Will and the Mechanical Philosophy*, op. cit. ; Saul FISHER, *Pierre Gassendi's Philosophy and Science: Atomism for Empiricists*, Leiden, Brill, 2005.

<sup>3</sup> Charles T. HARRISON, « The Ancient Atomists and English Literature of the Seventeenth Century », *Harvard Studies in Classical Philology*, 1934, vol. XLV, p. 7-8 ; Wolfgang B. FLEISCHMANN, *Lucretius and English Literature, 1680-1740*, Paris, A. G. Nizet, 1964, p. 21 ; Emma L. E. REES, *Margaret Cavendish: Gender, Genre, Exile*, 2003, p. 54-79 ; Line COTTEGNIES, « Le 'renouveau' de l'épicurisme en Angleterre au milieu du dix-septième siècle de Walter Charleton à Margaret Cavendish – une histoire franco-britannique », *Études Epistémè*, vol. XIV, 2008, p. 123-173.

<sup>4</sup> Digby cite Lucrèce en latin : « Tangere enim & tangi, nisi corpus nulla potest res », Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, op. cit., p. 1 ; LUCRÈCE, *De la nature. De rerum natura*, traduit par José KANY-TURPIN, Paris, Garnier Flammarion, 1997, I, 303.

démocritéen, attribuée à la forme des atomes de nombreux phénomènes, dont la perception, tandis que le chevalier se concentre sur la composition des particules agrégées pour expliquer toute sensation – la question de la forme que revêtent ces petits corps demeure problématique, comme on l'a vu<sup>1</sup>. En outre, Lucrèce prêche l'existence du vide que le chevalier honnit. Si les atomes d'Épicure ou de Démocrite évoluent dans le vide, les *minima naturalia* sont contigus et forment une extension continue<sup>2</sup>. Le vide, frappé d'anathème par les aristotéliens, se trouve récusé grâce, entre autres, à l'argument digbéen de l'essence qui veut que le néant soit la négation même de l'existence et qui réduit ainsi l'existence du vide à une contradiction<sup>3</sup>. Dès lors que l'on parle d'atomisme au XVII<sup>e</sup> siècle, il est impossible d'échapper à l'influence de Lucrèce, mais l'Anglais aborde cet héritage avec circonspection et prudence.

Pour soutenir la théorie corpusculaire, Digby emploie les trois types de preuves que Christoph Meinel identifie comme caractéristiques de l'atomisme au XVII<sup>e</sup> siècle : l'argument de la divisibilité, vu précédemment, la justification épistémologique qui lui permet de retrouver le même schéma explicatif dans le versant logique et cognitif de sa pensée, et les considérations empiriques qui lui font affirmer que, malgré leur petitesse et leur subtilité, les atomes peuvent être vus et sentis dans certaines circonstances<sup>4</sup>. Digby adopte ainsi un atomisme qui connaît un regain de faveur à son époque, et il le défend de façon tout à fait similaire à ce qui se faisait en son temps.

Le chevalier avait ainsi connaissance des théories atomistes qui lui sont contemporaines, et il s'en est inspiré pour définir sa propre vision des choses, en adoptant certains principes et arguments et en refusant d'autres comme le vide. La théorie corpusculaire qu'il choisit emprunte à plusieurs traditions notamment alchimiques<sup>5</sup>. Or, parmi les multiples possibilités qui s'offraient à son époque, Digby opte pour un modèle qui trouve des échos dans l'approche picturale décrite par Wölfflin, tandis qu'un atomisme démocritéen aurait davantage correspondu à l'approche linéaire, concentrée sur

---

<sup>1</sup> LUCRÈCE, *De la nature*, *op. cit.*, livre II, v. 150-164, 460-470 ; livre IV, v. 615-630.

<sup>2</sup> Jean SALEM, *Les atomistes de l'antiquité : Démocrite, Épicure, Lucrèce*, Paris, Flammarion, 2013, p. 25-34, 115-126, 207-213 ; Pierre-Marie MOREL, *Atome et nécessité, Démocrite, Épicure, Lucrèce*, 2<sup>e</sup> éd., Paris, Presses Universitaires de France, 2013, p. 48-58.

<sup>3</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 159, 17, 21, 24.

<sup>4</sup> Christoph MEINEL, « Early Seventeenth-Century Atomism », *art. cit.*, p. 72-85 ; Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 53, 96, 254.

<sup>5</sup> William R. NEWMAN (ed.), *The Summa Perfectionis of Pseudo-Geber: A Critical Edition, Translation and Study*, Leiden, E. J. Brill, 1991, p. 143-190 ; William R. NEWMAN, *Gehennical Fire: The Lives of George Starkey, an American Alchemist, in the Scientific Revolution*, Cambridge, Harvard University Press, 1994, p. 92-114.

les formes et les contours de chaque chose<sup>1</sup>. De fait, Digby fait la part belle au mouvement, à l'instar du style pictural qui, dans l'explication wölfflinienne, « cède [...] à tout mouvement se propageant à l'ensemble des choses. D'une part des lignes d'une netteté singulière dont la fonction est de diviser, d'autre part des frontières estompées, ce qui favorise la liaison des formes entre elles<sup>2</sup> ». Ce baroque qui « saisit toute chose en vibration », et estompe les frontières, s'applique bien à l'atomisme de Digby qui envisage le monde physique sous l'aspect de la continuité de la matière, sans interstice ni espacement<sup>3</sup>. Cette sensibilité au mouvement n'est pas spécifique à l'atomisme digbéen, et, de façon générale, se trouve partagée par de nombreux systèmes atomistes, mais l'importance qu'accorde Digby à la nature des relations qu'entretiennent les atomes entre eux s'avère éloquente et particulière.

La description inlassable d'un monde en plein chaos, animé de forces contraires s'incarne au mieux dans l'image guerrière fréquente sous la plume de Digby. Le topos n'est pas nouveau, déjà Lucrèce l'employait pour qualifier le monde<sup>4</sup>. Digby a une connaissance de première main de combats, dans la mesure où il livra bataille à plusieurs reprises depuis son navire lors de son périple en mer Méditerranée<sup>5</sup>. En outre, les événements contemporains exposent les Anglais à la guerre, même s'il faut attendre les années 1630 pour que ses conséquences économiques et religieuses soient plus directement ressenties sur l'île. La génération de Digby avait été inévitablement exposée aux événements violents de la guerre de Trente Ans qui faisait rage sur le continent par le biais de pamphlets et opuscules – précurseurs des journaux – ou par les nombreux sermons qui priaient les fidèles de ne pas abandonner leurs frères protestants en Bohême<sup>6</sup>. Si l'Angleterre échappe dans un premier temps aux désordres de la guerre de Trente Ans, celle-ci pèse indirectement sur les finances anglaises et nourrit les tensions. La première

---

<sup>1</sup> Heinrich WÖLFFLIN, *Principes fondamentaux*, op. cit., p. 25-26.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>4</sup> LUCRÈCE, *De la nature*, op. cit., livre II, v 117, 322.

<sup>5</sup> Dans le journal de bord que Digby tient au cours de son voyage, le passage relatant la bataille d'Alexandrette est particulièrement annoté. Il y rajoute de nombreuses annotations mettant en valeur ses qualités de chef (« ayant d'abord fait un bref discours pour encourager mes hommes », « having first made a short speech to encourage my men », ajout interlinéaire p. 38) et sa victoire (« dans cette bataille, je ne perdis aucun homme, mais en tuai 49, et je blessai de nombreux Vénitiens, je tirai de mon navire 200 coups et de ma flotte 500 coups, et eux en tirèrent autant vers moi », « in this fight I lost noe men, but killed 49, and hurt many of the Venetians, and shott from my shippe 200 shott, 500 from my fleete, and they as many att me », ajout en marge p. 39), Kenelm DIGBY, *Journal of a Voyage into the Mediterranean*, op. cit., p. 38-44. On peut voir aussi Kenelm DIGBY, *Articles of Agreement Made Betweene the French King and Those of Rochell, upon the Rendition of the Towne... Also a Relation of a Brave and Resolute Sea-Fight, Made by Sir Kenelm Digby*, Londres, 1628 ; Joe Moshenska, *A Stain in the Blood*, op. cit., p. 257-263.

<sup>6</sup> Robert VON FRIEDEBURG, « The Continental Counter-Reformation and the Plausability of Popish Plots, 1638-1642 », in Charles W. PRIOR et Glenn BURGESS (eds.), *England's Wars of Religion, Revisited*, Farnham, Ashgate, 2011, p. 53-57.

guerre des évêques s'achève en 1639 à Berwick sans bataille alors que la deuxième voit les Écossais envahir le nord de l'Angleterre et défaire l'armée royale à la bataille de Newburn. Digby suit les événements de près et il rapporte à son cousin les négociations qui s'ensuivirent entre Charles I<sup>er</sup> et le conseil des pairs<sup>1</sup>, peu avant la convocation de ce qui deviendra le Long Parlement<sup>2</sup>. On estime qu'il y eut, entre l'été 1643 et l'été 1644 – lorsque Digby publie *Deux traités* – 645 rencontres armées au cours desquelles des hommes trouvèrent la mort en Angleterre et au Pays de Galles, dont au moins 25 sur sol anglais comptaient plus de 5 000 hommes. On voit une alternance entre sièges et batailles rangées. La crainte de l'invasion touchait toutes les régions anglaises, tandis qu'en Irlande, la guerre se faisait plus brutale encore avec de fréquents massacres<sup>3</sup>. Batailles et faits d'armes composaient un fond d'inquiétude réel en ce milieu de siècle.

Digby se réapproprie cette omniprésence de la guerre, usant ici de la bataille navale pour dire le dessèchement qu'opère le froid, là de la guerre civile pour décrire la désagrégation des éléments, en passant par le siège ou encore la bataille rangée qui évoquent les atomes s'agrégeant à un nouveau corps<sup>4</sup>. Dans son *Discours fait en une célèbre assemblée*, il montre le lait sur le point de s'évaporer : les atomes du sel balsamique fondent sur leurs équivalents lactés et les « estrangle[nt] sur la place », et si certains parviennent, au terme d'un effort considérable, à s'échapper, ils s'envolent accompagnés des atomes de sel « qui s'attachent à eux, qui comme bons lutteurs ne

---

<sup>1</sup> Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à George Digby, 'As long as my Lord your father was at home, I forbore troubling your lordship' », *op. cit.* ; Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à George Digby, 'By my last voluminous letter (rather booke) your lordship will have understood very exactly what passed' », *op. cit.*

<sup>2</sup> Mark KISHLANSKY, *A Monarchy Transformed, Britain 1603-1714*, Londres, Penguin, 1996, p. 136-157 ; Blair WORDEN, *The English Civil Wars, 1640-1660*, Londres, Weidenfeld & Nicolson, 2009, p. 24-39.

<sup>3</sup> John MORRILL, « Rules of Saints and Soldiers: The Wars of Religion in Britain and Ireland 1638-1660 », in Jenny WORMALD (ed.), *The Seventeenth Century*, Oxford, Oxford University Press, 2008, p. 98-101.

<sup>4</sup> « Mais les autres parties rares et chaudes [...] conservèrent l'état liquide, défiant les assauts du froid, tandis que leurs camarades [...] cédaient aux conquérants » ; « But the other rare and hoat partes [...] did conserve themselves in their liquid forme, in defyance of the assaulting cold; whiles their fellowes [...] yielded to the conqueror », Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 150.

« De sorte que ses parties sont pressées et combattent les unes contre les autres, et, à terme, par la multiplication de leur force, elles contraignent l'ensemble à céder à sa propre division [...] dans ces choses où les éléments sont unis par des parties si petites que rien moins qu'une guerre civile (attisée par un ennemi extérieur et subtil qui les conduit à s'étriper elles-mêmes) peut amener leur destruction » ; « as to make the partes of it presse, and fight one against an other, and att the length, by multiplication of the force, constraine it to yield and suffer division [...] in which the Elements are united by such little partes, as nothing but a civill warre within themselves (stirred up by some subtle outward enemy, whereby they are made to teare their owne bowels) could bring to passe their destruction », *ibid.*, p. 131.

« Par conséquent, [les atomes] demeurent aux alentours, l'assiégeant, comme s'ils voulaient retourner à leur demeure d'origine dès que l'usurpateur étranger, trop puissant pour eux, le leur permettrait » ; « And consequently there they remaine round about besieging it, as though they would returne to their originall homes, as soone as the usurping strangers that were too powerfull for them, will give them leave », *ibid.*, p. 138.

« Ces huissiers de nature rare combattent un temps comme les premiers rangs peu armés de deux régiments sur un champ de bataille intermédiaire, entre deux combats majeurs » ; « these rare [...] ushers have struggled a while like the first lightly armed rankes of two armies in the interjacent field between their maine battalies », *ibid.*, p. 140.

quittent jamais leur prise, qu'ils n'ayent le dessus de leur adversaire<sup>1</sup> ». Ces images de combats parfois très expressives dépeignent le monde brisé, fragmenté, morcelé qui sert de toile de fond à l'inquiétude de l'ère baroque et que l'atomisme digbéen ne fait que renforcer. Les atomes de Digby sont des lutteurs, des guerriers, des combattants qui déchirent et lacèrent le monde matériel avec une violence inouïe et insoupçonnée. Le choix de l'atomisme, pour le chevalier, est ainsi un choix résolument baroque, non pas par son étrangeté, mais par la continuité et le mouvement permanent qu'il impose au monde, le déchiquetage désordonné, mais systématique, qu'il inflige à une nature qui connaît la guerre perpétuelle et l'inquiétude imprescriptible. Il ne s'agit pas seulement d'un monde dynamique, mais bien d'un monde caractérisé par sa violence perpétuelle, nécessaire à son bon fonctionnement. L'image déborde son rôle de simple métaphore, dans la mesure où Digby n'emploie pas la guerre comme comparaison, mais réellement comme mode de fonctionnement. Sans combat, le monde serait en repos, c'est-à-dire qu'il ne serait plus matériel<sup>2</sup>.

### **1.A.3. Les éléments**

De quoi sont faits ces atomes guerriers ? Digby puise dans l'héritage aristotélicien de la théorie des quatre éléments pour les qualifier : le monde est composé d'air, de feu, de terre et d'eau qui correspondent à des atomes de nature distincte. Dans le chaos du monde, ils mènent une guerre perpétuelle, chacun générant des interactions diverses au sein de sa sphère d'activité propre. L'ensemble des corps matériels, y compris les corps vivants, est constitué de ces quatre types de corpuscules, dont chacun a une action spécifique. Digby ignore volontairement les questions de savoir s'il existe plusieurs sortes de chaque élément, ou s'il est possible de trouver des éléments purs dans la nature, ratiocinations stériles selon lui qui contournent la question de leur efficacité et de leur fonctionnement<sup>3</sup>.

Au cœur de la nature, ces quatre corps simples résistent à toute division, mais, paradoxalement, ne constituent pas des entités indivisibles, pour les raisons évoquées ci-dessus. Fruits des qualités premières (humide, sec, chaud et froid) et de l'équilibre entre rareté et densité, les quatre éléments s'agrègent et s'agglomèrent pour former l'ensemble

---

<sup>1</sup> Kenelm DIGBY, *Discours fait en une célèbre assemblée*, *op. cit.*, p. 147.

<sup>2</sup> L'image de la guerre est si importante dans la pensée de Digby qu'il l'emploie même pour décrire, paradoxalement, la paix et la douceur. Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à Sir Tobie Matthew, 'I have observed' », Spa, 29 août 1641, f. 27r.

<sup>3</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 31.

des corps mixtes dont le monde est fait<sup>1</sup>. L'action de ces éléments est à la source de nombreux effets et chaînes causales, ce qui explique que Digby emploie la métaphore de la conception pour la décrire<sup>2</sup>. Les corps mixtes ou composés sont un fragile équilibre entre les quatre éléments qui y conservent leur pureté malgré tout et qui – c'est là l'une des spécificités notables de Digby – ne peuvent jamais être dénaturés<sup>3</sup>. La variation de densité ou de rareté, qui se fait dans certains changements comme l'évaporation de l'eau, ne modifie jamais la nature de l'élément de base pour Digby, alors que pour son ami White, c'est justement la raréfaction et la condensation qui transforment un élément en un autre<sup>4</sup>. White explique qu'il écrit *Peripateticall Institutions* dans l'esprit de Digby, mais cette affirmation appelle une distance critique du fait que des divergences entre les deux penseurs transparaissent régulièrement, en particulier dans le domaine physique. Stefania Tutino affirme que Digby évacue la théorie des éléments que White tente à tout prix de préserver, alors qu'il semblerait que ce soit plutôt le contraire<sup>5</sup> : les deux auteurs assurent que les combinaisons possibles d'atomes sont infinies et que l'unité de base demeure toujours l'un des quatre éléments, mais seul Digby préserve la nature inchangable de l'atome élémentaire.

Parce que le baroque met l'accent sur l'ostentation et l'apparence, l'axiome « être c'est voir<sup>6</sup> », formulé par Christine Buci-Glucksmann, souligne l'un des constituants essentiels de la sensibilité baroque. Le regard revêt, dans cette période, une portée épistémologique et esthétique, qui accorde à la représentation de la vue et de la lumière une place de choix, et Digby s'inscrit au cœur de cette fracture entre l'œil et le regard par son système atomiste<sup>7</sup>. De même, Wölfflin note, en distinguant arts linéaire et pictural, que « l'un est l'art de ce qui est, l'autre de ce qui paraît<sup>8</sup> ». L'art pictural tente de capter « l'apparition de la réalité » et non sa nature même, ce qui renforce le rôle central du regard dans la sensibilité baroque : il n'est plus simplement un moyen pour percer la réalité, mais plutôt une expérience en soi, digne d'être représentée.

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 30.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 116.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>4</sup> Thomas WHITE, *Peripateticall Institutions: In the Way of that Eminent Person and Excellent Philosopher Sir Kenelm Digby. The Theoricall Part: Also a Theologicall Appendix of the Beginning of the World*, Londres, 1656, p. 54 ; Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 144-145.

<sup>5</sup> Stefania TUTINO, *Thomas White and the Blackloists: Between Politics and Theology During the English Civil War*, Burlington, Ashgate, 2008, p. 28-29. Anne Davenport effectue une assimilation semblable entre les deux philosophies de la nature de White et de Digby : Anne A. DAVENPORT, « Baroque Fire. A Note on Early-Modern Angelology », *Early Science and Medicine*, vol. XIV, n° 3, 2009, p. 372.

<sup>6</sup> Christine BUCI-GLUCKSMANN, *La folie du voir : de l'esthétique baroque*, Paris, Galilée, 1986, p. 29.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 29, 45.

<sup>8</sup> Heinrich WÖLFFLIN, *Principes fondamentaux*, *op. cit.*, p. 24.

Dès lors, l'accent que met Digby sur le feu au sein de sa théorie des quatre éléments n'est pas anodin<sup>1</sup>. Le feu est central dans son système explicatif, justement parce qu'il permet d'illuminer et d'être vu, deux activités par rapport auxquelles tous les éléments sont ensuite définis. L'air est la substance qui autorise cette action illuminative, mais qui n'est pas visible en soi. Le corps, qui ne bloque pas cette même vertu, mais qui est visible, s'identifie à l'eau, tandis que la terre est ce qui obstrue la lumière du feu, elle est son contraire, son adversaire même. Le monde entier est ainsi décrit comme un clair-obscur digne d'un Caravage où ombres et lumières se combattent, créant des gradations de matière qui s'offrent à la vue du sujet. Mais en lieu et place d'attitudes figées, le tableau que Digby peint est en mouvement perpétuel, puisque ces éléments ne peuvent exister sans mouvement, que ce soit sur Terre ou dans les cieux matériels<sup>2</sup>. L'action propre du feu est de diviser, comme on le voit dans le processus de la digestion que Digby avance comme modèle de transformation<sup>3</sup>. Si Jean Rousset adopte la flamme comme symbole à la fois de la vie fugitive et du monde en mouvement, c'est pour rendre raison d'une thématique prévalente dans les œuvres baroques, où les éléments épars, dans un tournoiement étourdissant, par d'infinies volutes, créent des jeux de lumière, où le feu, figé dans une statuaire religieuse ou profane, signe du mouvement destructeur qu'opère le temps, consume ce qui l'entoure.

C'est toujours cet univers sans assises, en équilibre sur un abîme ; c'est toujours cette mousse, cette vague, ce nuage que stucateurs et architectes baroques pétrifient par un miracle sans fin, quand ils donnent la solidité durable de l'édifice à ce qui n'est ni solide ni durable ; et sur ces changeantes constructions, l'homme, comme un fantôme que chasse le vent, semble ne s'arrêter qu'un instant pour dire ce que disent tous les poètes du temps : je passe<sup>4</sup>.

[Le poète] ne respire à l'aise que dans un univers palpitant qu'anime de toutes parts le feu, symbole de l'amour divin ; la vie du monde, c'est pour lui une combustion éperdue, un échange de feux et de flammes, un déploiement d'étincelles dont les étoiles, « éternelles danseuses », sont les signes visibles jetés à travers le ciel<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> « Les philosophes de la nature estiment tous de façon unanime que le feu est l'élément le plus actif », « the common judgement of all the searchers of nature; who unanimously agree that fire is the most active Element », Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, p. 36. Lorsque Digby mentionne les quatre éléments, il commence toujours par le feu (p. 30, 31). Le feu constitue en outre une image fréquente dans ses lettres : Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à un ami, 'There are so many mutuall tyes of friendship' », s.l., [1642-1643] ; Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à un ami, 'I am sorry I can not returne' », s.l., [1642-1643] ; Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à son frère, 'It is a comfort to me to communicate my secretest thoughts' », s.l., s.d. [1633] ; Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à son frère, 'As this day, my wife was layed in her cold and narrow bed' », Hartingfordbury, 24 mai 1633 ; Kenelm DIGBY, « Discours académique, 'Si la verité n'estoit interessée' », s.d.

<sup>2</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 31, 127.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 91. Plus généralement, l'image de la digestion sert à dire la santé ou son absence, et à décrire, par analogie, l'état d'une âme bien nourrie et stimulée ou non. Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à Sir Tobie Matthew, 'I have observed' », *op. cit.*, f. 28r ; Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 435 ; Kenelm DIGBY, *A Discourse Concerning Infallibility in Religion* *op. cit.*, p. 111-112 ; Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby, 'Considérez comment quiconque a l'esprit fortement attaché' », s.l., s.d., f. 122r-v.

<sup>4</sup> Jean ROUSSET, *L'aventure baroque*, *op. cit.*, p. 29.

<sup>5</sup> Jean ROUSSET, *La littérature de l'âge baroque en France*, *op. cit.*, p. 125.

Les données fondamentales du système digbéen abordent ainsi le monde physique du point de vue de sa mobilité, de son instabilité et du chaos qui l'anime ; elles décrivent le réel dans une optique à tendance baroque.

### **1.B. Une complexification empruntée au mécanisme**

L'ensemble des éléments fondamentaux se conjugue pour constituer les relations causales complexes que sont le mouvement et les associations qui font osciller le monde physique entre unité et division.

#### **1.B.1. Les interactions physiques**

Le mouvement qui anime le monde découle directement des principes de base évoqués ci-dessus. Le Soleil, grâce à sa nature flambante, source de chaleur et d'activité, projette en permanence des atomes ignés vers la terre qui vont pénétrer ou rebondir sur les nombreux obstacles qu'ils rencontrent en chemin, en fonction de la force de leur propulsion et de la densité des objets<sup>1</sup>. En conséquence, ces nombreux objets et personnes, fouettés par une pluie serrée d'atomes, vont à leur tour perdre des corpuscules détachés par le choc. Puisque le vide n'existe pas, l'univers est un entrelacs d'atomes contigus qui, invisibles à l'œil nu, s'agitent en tous sens, font et défont les choses matérielles. Le monde organisé issu du chaos originel n'est donc en réalité qu'une nouvelle forme, qu'une apparence d'ordre qui recèle un rythme effréné de matière en mouvement.

Il est évident que sortant continuellement de sa source, qui est le Soleil, et s'élançant avec une merveilleuse vitesse de tous côtés par lignes droites ; là où [la lumière] rencontre quelque obstacle en son chemin par l'opposition de quelque corps dur et opaque, elle se réfléchit, elle saute de là, *ad angulos aequales*, et reprend un autre cours par une autre ligne droite, jusques à ce qu'elle ait bricollé vers un autre côté par le choc d'un autre solide ; et ainsi elle continuë à faire de nouveaux bonds çà et là, tant qu'enfin étant chassée de tous côtés par les corps qui s'opposent à son passage, elle se lasse et s'esteint<sup>2</sup>.

L'image de la balle du jeu de paume complète cette description et illustre le deuxième principe : lorsque la balle percute la muraille, elle entraîne avec elle de petits atomes de couleur ou d'humidité par exemple<sup>3</sup>. De même, l'atome qui a effectué l'incision agrège les atomes disjoints et les entraîne dans sa folle course. Ainsi sèche le linge mouillé : les atomes de lumière le frappent et le départissent peu à peu de tous ses atomes d'humidité

---

<sup>1</sup> Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à une dame, 'Il faut avouer' », *op. cit.*, f. 98v-99r.

<sup>2</sup> Kenelm DIGBY, *Discours fait en une célèbre assemblée*, *op. cit.*, p. 33.

<sup>3</sup> L'image de la balle qui rebondit est caractéristique des discours sur l'atomisme et des réflexions sur la 68. Descartes comme Hobbes l'emploient pour évoquer les lois de la réfraction ou la circulation de la lumière. René DESCARTES, « La dioptrique », A.T., vol. VI, p. 81-105 ; Karl SCHUHMAN et Yves Charles ZARKA, *Hobbes une chronique : cheminement de sa pensée et de sa vie*, Paris, J. Vrin, 1998, p. 63-64.

qu'ils charrient ailleurs. Lorsque le Soleil se couche, les atomes, tels des cavaliers ailés privés de leurs chevaux, tombent à terre et emboutissent ceux qui les entourent. Parmi les nombreux exemples colorés, on retiendra celui de l'huile de tartre : ayant besoin de cette denrée, Digby demande à un ami alchimiste, Monsieur Ferrier, de la lui fabriquer<sup>1</sup>. Ce dernier s'exécute, et Digby, étonné, s'aperçoit que l'huile sent la rose, alors que l'opérateur lui assure n'y avoir pas eu recours. La saison étant à la floraison des roses, l'air était saturé d'atomes issus de ces fleurs qui parfumèrent l'huile. Fait curieux, l'huile, qui perdit son odeur quelque temps plus tard, redevint odorante chaque année à la même époque. L'anecdote prête à sourire, mais elle illustre bien la permanence des atomes dans les corps divers ainsi que leur omniprésence. Elle permet au chevalier d'inclure dans sa description l'ensemble des phénomènes perçus par les sens, comme les odeurs, et d'indiquer que son système se veut complet, entier, qu'il englobe la totalité des explications physiques. L'exemple est représentatif d'une curiosité proprement baroque, qui veut qu'aucun fait ne mérite d'être ignoré, qu'aucun récit ne soit passé sous silence, pour la raison que les paradigmes du merveilleux et du mystère peuvent être conciliés avec une justification rationnelle de la réalité<sup>2</sup>.

L'explication atomiste est suffisamment plastique pour permettre à Sir Kenelm de traiter les récits les plus fantaisistes et pour faire triompher l'érudition sur le dogmatisme. Ainsi, Digby explique la « pétrification » de Barbarie, où, rapporte Pierre Biddulph, alias Peter Fitton, tout un village fut transformé en pierre : habitants et animaux furent figés dans leurs postures quotidiennes et les choses elles-mêmes subirent la transformation lapidaire. Digby, étonné, mais non sceptique, reprenant son principe selon lequel rien ne peut résister à la force des atomes projetés par le Soleil, en déduit que des atomes de pierre, issus d'une cause violente, pénétrèrent tous les corps environnants<sup>3</sup>. L'anecdote lui valut une réputation de charlatan ; elle fait usage de principes spagiriques et rappelle les

---

<sup>1</sup> Kenelm DIGBY, *Discours fait en une célèbre assemblée*, op. cit., p. 535. Ferrier était un alchimiste important dans les cercles alchimiques. Pierre Borel fait référence à la même anecdote, mais sans mentionner Digby. Pierre BOREL, *Petri Borelli historiarum et observationum medicophysicarum centuriae IV : Accesserunt Isaaci Cattieri ; observationes medicinales raras, Borello communicatae : et Renati Cortesii vita codem Borello auctore*, Cörner, 1670, p. 277 ; Lawrence M. PRINCE, « Sir Kenelm Digby and His Alchemical Circle in 1650s Paris: Newly Discovered Manuscripts », *Ambix*, vol. LX, n° 1, 2013, p. 20. « L'huile de tartre » est un deliquium de chaux et s'obtient en brûlant du tartre à l'air libre ou dans un fourneau. Si l'on en croit Christian Montésinos, il s'agit dans ce procédé de produire « l'agent mortel qui ouvrira le corps alchimique cru, c'est-à-dire qui séparera le fixe du volatil par la mort alchimique ». Christian MONTÉSINOS, *Dictionnaire raisonné de l'alchimie et des alchimistes : l'alphabet d'Hermès*, 2<sup>e</sup> éd., Cadix, Éditions de la Hutte, 2013, p. 237.

<sup>2</sup> Herbert H. KNECHT, *La logique chez Leibniz : essai sur le rationalisme baroque*, Lausanne, L'âge d'homme, 1981, p. 343-344.

<sup>3</sup> Kenelm DIGBY, « Lettre de Sir Kenelm Digby à un ami, 'I entertain'd you from Paris' », Toulouse, 17 septembre 1656.

interrogations sur la pétrification et l'origine des minéraux qui agitaient les alchimistes puis la *Royal Society*<sup>1</sup>. La quête de la pierre philosophale, présente dans nombre de traités d'alchimie du chevalier, mais aussi dans sa correspondance comme métaphore de la puissance transformatrice qu'ont certains corps, pourrait trouver une explication atomiste proche de celle des statues de Barbarie<sup>2</sup>. L'anecdote illustre aussi la flexibilité du système digbéen : l'atomisme doit pouvoir tout expliquer et inclure tout phénomène dans son fonctionnement, aussi mystérieux et curieux soit-il. Cette approche situe sur le même plan la plaisante anecdote qui circule comme une curiosité ainsi que la recherche rigoureuse d'une explication rationnelle. Comme le souligne Herbert Knecht, le rationalisme baroque se caractérise par ce jeu entre des mouvements intellectuels divergents, entre des thèses hermétistes et des idées atomistes par exemple, qui, loin de s'exclure, sont à l'origine d'un échange stimulant<sup>3</sup>. À l'instar d'une Daphné qui devient lierre dans les bras d'Apollon, saisie dans la pierre par Le Bernin, les atomes portent en eux toutes les explications des métamorphoses ; ils rendent possible et raisonnable le règne du merveilleux et de la mutation radicale fantasmée par les alchimistes<sup>4</sup>.

Ce fonctionnement implique, en premier lieu, que la lumière soit matérielle. Alors que la tradition néoplatonicienne postule que lumière et bien sont deux aspects d'une même entité, et que l'analogie entre Soleil et Dieu est un poncif que le chevalier lui-même emploie, Digby réfute toutefois abondamment cet amalgame entre lumière et spiritualité. Signe probable du malaise que ce choix provoque, le symbole se retrouve pourtant souvent dans *Loose Fantasies* et dans ses écrits de jeunesse, comme s'il avait du mal à trouver d'autres images pour dire la splendeur et le rayonnement divins. Associé au bien et à la beauté, le Soleil se lève ou se couche en fonction de l'état d'esprit de la superbe héroïne dont le prénom évoque aussi la lumière<sup>5</sup>. Toutefois, l'image traditionnelle de l'astre du jour est à l'occasion subvertie. Il en va ainsi dans la bouche

---

<sup>1</sup> William LYNCH, *Solomon's Child: Method in the Early Royal Society of London*, Stanford, Stanford University Press, 2001, p. 63-70.

<sup>2</sup> Certains des ouvrages alchimiques que Lawrence Principe a retrouvés à la Bibliothèque Nationale et Universitaire de Strasbourg sont de la main de Digby. Leur étude permettrait d'approfondir l'explication atomiste du monde. Il note aussi que Monsieur Ferrier, cité dans le *Discours fait en une célèbre assemblée*, est mentionné dans au moins l'un de ces manuscrits. Lawrence M. PRINCIPE, « Sir Kenelm Digby and His Alchemical Circle in 1650s Paris », *art. cit.* ; Betty J. DOBBS, « Studies in the Natural Philosophy of Sir Kenelm Digby. Part II. Digby and Alchemy », *Ambix*, vol. XX, n° 3, 1973, p. 143-163.

<sup>3</sup> Herbert H. KNECHT, « Le fonctionnement de la science baroque », *art. cit.*

<sup>4</sup> Charles AVERY, « 'Sculpture Gone Wild': Bernini and the English », in Chantal GRELL et Milovan STANIĆ (eds.), *Le Bernin et l'Europe : du baroque triomphant à l'âge romantique*, Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2002, p. 166.

<sup>5</sup> On trouve quelques exemples de cette analogie aux pages suivantes : Kenelm DIGBY, *Loose Fantasies*, *op. cit.*, p. 25, 50, 84, 115.

d'une Stelliana explorée qui suggère que le Soleil couchant « présent auteur de la vie et de la végétation décochera des flèches de poison froid et de destruction vers le monde ». Il en va de même lors d'un échange de souvenirs, où le narrateur compare la mèche de cheveux de Stelliana à un faisceau de rayons solaires « convertis en une substance solide<sup>1</sup> ». Par l'association du Soleil à la matérialité des cheveux, par l'image qui, en vertu d'un renversement baroque, fait se lever le Soleil à l'occident, lieu de la mort, et lui confère une puissance destructrice afin de dire l'intensité de l'amour qu'éprouve une jeune fille délaissée, le narrateur renverse l'un des grands tropes littéraires de son temps, comme pour souligner que la fantaisie et l'étude de la nature partagent un terrain commun. De ce fait, dans le *Traité des corps*, le chevalier consacre pas moins de trois chapitres à cette idée, l'un pour expliquer que la lumière est matérielle, et les deux autres pour répondre aux objections que cette proposition peut susciter<sup>2</sup>. Il réfute d'abord la pensée aristotélicienne qui avance que la lumière est une qualité, affirmation qui nécessiterait un accord général sur la définition du terme très controversé de « qualité ». L'hypothèse est donc stérile, ce qui suffit au chevalier pour l'invalider. Toute chose qui est nécessite une existence indépendante. Digby fait appel à un argument notable qui découle de la proximité visuelle de la lumière avec le feu : il recommande à son lecteur d'imaginer ce que serait du feu raréfié. Le résultat évident s'apparente forcément à la lumière, avance-t-il, la conclusion est donc, puisque le feu est matériel, que la lumière est du feu raréfié, et par là, qu'elle est corporelle<sup>3</sup>. L'argument peut paraître spécieux, mais il montre combien l'imagination joue un rôle essentiel dans l'élaboration de la preuve scientifique, et tout particulièrement dans l'argumentation de Digby. Si le fonctionnement de l'hypothèse comme conquête du savoir nécessite peu ou prou le recours à l'imagination et que l'usage de la fiction pour illustrer un argument n'est pas nouveau<sup>4</sup>, l'hypothèse est évoquée avec poésie par Digby qui met ainsi en valeur l'irréalité de ce détour cognitif. Si l'on en croit Bernard Chedozeau, « les constructions d'une imagination

---

<sup>1</sup> « For that sun which is now declining to the west shall alter his course, and rise where soon he will set, and his beams, which are now the authors of life and vegetations, shall dart cold poison and destruction upon the world. » « As though a stream of the sun's beams had been gathered together and converted into a solid substance. » *Ibid.*, p. 43, 39.

<sup>2</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 39-63.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 43-45.

<sup>4</sup> Signe du statut ambigu qu'avait l'utilisation de l'imagination dans la démonstration scientifique, le jeune Christiaan Huygens, instruit dès son plus jeune âge par la physique cartésienne, reprocha à Descartes son abus de conjectures et alla jusqu'à comparer les *Principes de la philosophie naturelle* à un roman. Pierre COSTABEL, « Christiaan Huygens », *Encyclopédie Universalis* [en ligne], consulté le 12 juin 2014. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/christiaan-huygens/> ; Bruno BRAUNROT, *L'imagination poétique chez Du Bartas : éléments de sensibilité baroque dans la Création du monde*, Chapel Hill, University of North Carolina, 1973, p. 89-147 ; Marlies E. KRONEGGER et Jean-Claude VUILLEMIN (eds.), *Esthétique baroque et imagination créatrice : colloque de Cerisy-la-Salle*, Tübingen, G. Narr, 1998, p. 280-284 ; Frédérique AÏT-TOUATI et Stephen GAUKROGER, *Le monde en images : voir, représenter, savoir, de Descartes à Leibniz*, Paris, Garnier, 2015, p. 11-39.

valorisée positivement » sont l'une des marques du baroque et peut-être peut-on voir là un signe supplémentaire de l'interaction de Digby avec son époque<sup>1</sup>. Les autres preuves s'inscrivent dans un raisonnement plus attendu : analyse de la corruption de la lumière et des résidus matériels qu'elle laisse, de la chaleur qu'elle produit, de son amplification au moyen de loupes, de son caractère non instantané, de son mouvement et de son indépendance par rapport aux vents. L'explication occupe une part non négligeable de l'argumentation de Digby dans la mesure où elle fonde sa pensée et s'oppose au raisonnement scolastique.

Dès lors que l'on peut appliquer cette explication à l'ensemble des phénomènes physiques, les qualités occultes sont rendues caduques – et c'est là l'un des combats majeurs de Digby. Dans la pensée d'Aristote, on compte habituellement dix catégories qui servent chacune à classer les êtres<sup>2</sup>. Parmi celles-ci, la catégorie des qualités occupe particulièrement le chevalier qui y voit une distorsion de la pensée originale du Grec. La doctrine des qualités développée par Aristote et les savants grecs était à l'origine fondée sur la nature, relate le chevalier, mais des penseurs plus tardifs, désireux de n'apparaître ignorants en rien, l'ont adaptée à leurs besoins, créant une qualité pour chaque processus naturel. La pléthore de qualités existantes rend la nature incompréhensible en raison de sa complexité et décourage l'honnête homme dans sa poursuite du savoir, le convainquant qu'au fond, rien ne peut être connu<sup>3</sup>. Digby attribue donc la responsabilité du scepticisme à la théorie des qualités. Qualifiée d'obscur, cette dernière masque en effet le monde, justifiant le secret, l'arcane, la dissimulation dans la nature et dans le langage, outre le fait qu'elle confère des considérations morales aux qualités<sup>4</sup>. Ceux qui assurent que les phénomènes de la nature sont les effets de l'intervention directe des anges pèchent de même<sup>5</sup>. De la sorte, l'Anglais se distancie de la mouvance baroque traditionnelle : alors que l'art et l'architecture jouent avec les effets d'énigme et de mystère, le chevalier appelle la lumière et l'intelligibilité de tous ses vœux et récuse les explications obscures, tout en intégrant au royaume des choses intelligibles l'ensemble des phénomènes physiques, aussi étranges qu'ils puissent paraître. Dès lors, le mystère en philosophie

---

<sup>1</sup> Bernard CHEDOZEAU, *Le baroque*, Paris, Nathan, 1989, p. 149.

<sup>2</sup> Pierre PELLEGRIN, *Le vocabulaire d'Aristote*, Paris, Ellipses, 2009, p. 20-22.

<sup>3</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 351-352. Le passage fait partie de la préface au *Traité des âmes* reproduite et traduite en annexe.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 203.

naturelle n'existe plus que dans la mesure où les secrets de la nature n'ont pas encore été percés ; il n'a pas de réalité comme phénomène qui dépasse l'entendement.

On a parfois avancé que Sir Kenelm préserve les qualités occultes sous couvert d'hypothétiques interactions mécaniques ; le raisonnement n'est pas absurde dans la mesure où Digby conserve en effet les mêmes notions de qualités intrinsèques à la nature en accordant des caractéristiques spécifiques aux atomes qui composent les corps<sup>1</sup>. Ainsi, un atome humide et froid est un atome d'eau, et il est à la base de tout corps de consistance fluide<sup>2</sup>. Dès lors, l'argument paraît circulaire et à peine plus convaincant que les raisonnements que Digby fustige, puisque le chevalier explique une texture (fluide) par un état (liquide), ce qui revient à dire que toute matière fluide s'apparente peu ou prou à de l'eau. Cependant, la démarche du chevalier diverge du système qu'il s'applique à invalider : si, certes, il confère une sorte de qualité aux éléments constitutifs, il accorde cependant aussi une place centrale aux interactions entre ces petits corps, tant sur le plan microcosmique que macrocosmique, ce qui a pour effet de créer la vision d'un monde dynamique. Il privilégie, dans son explication, le processus au résultat.

Un autre postulat nécessaire à l'explication digbienne des interactions physique exige que le mouvement ne soit plus causé par un retour de chaque chose vers son « lieu naturel » comme le prescrit Aristote. Ce dernier ne postule pas une conception de l'espace neutre, comme le fera Descartes, mais il voit dans l'univers un centre et une périphérie, un haut et un bas. Chaque élément a un lieu naturel : le feu va naturellement vers le haut tandis que la terre va vers le bas, et tout mouvement d'un corps composé majoritairement de l'un des quatre éléments vers son lieu naturel est considéré comme un mouvement naturel. À l'inverse, tout mouvement qui éloigne l'élément de son lieu naturel est un mouvement contraint<sup>3</sup>. Digby perçoit l'espace comme une étendue partiellement neutre, où les interactions d'atomes se font indifféremment, mais où la gravité permet de réintroduire les notions de haut et de bas empruntées à Aristote. Digby définit le mouvement local comme la pénétration d'un corps diviseur, dense par définition, au sein d'un rare, qui modifie la relation du corps à l'univers. En d'autres termes, il s'agit d'une mutation de l'objet par rapport aux autres corps extérieurs<sup>4</sup>. Dans la lignée de Sir Francis

---

<sup>1</sup> Caleb MASON, *Conciliatory Eclecticism and the Philosophy of Kenelm Digby*, *op. cit.*, p. 140-149.

<sup>2</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 30.

<sup>3</sup> Pierre PELLEGRIN, *Le vocabulaire d'Aristote*, *op. cit.*, p. 62-63.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 33.

Bacon et, plus anciennement, de certains philosophes grecs<sup>1</sup>, Sir Kenelm place, au cœur de sa philosophie de la nature, un dialogue cohérent avec les notions communes, celles que tout homme entretient en son esprit quand on lui parle de mouvement. Sur ce qui constitue la nature du lieu, le chevalier s'oppose à l'espace imaginaire des Écoles qui exige que chaque chose ait un endroit précis auquel elle est fixée ou vers lequel elle tend. Digby réfute cette inutile invention d'entités imaginaires qui rend le monde moins intelligible, du fait qu'elles sont des créations artificielles imposées à la nature et non des conceptions surgies de cette dernière. Loin de dénigrer la dimension de création et d'imagination qui, par ailleurs, tient une place cruciale dans la physique du chevalier, Digby critique son utilisation déplacée – l'homme de savoir doit se mettre d'abord à l'écoute de la nature, et l'imagination est là pour suppléer le manque d'intelligibilité de certains phénomènes. Au fil de l'écriture de *Deux traités*, Digby nuance son rejet de cette théorie fondatrice et biffe une parenthèse qui aurait laissé penser qu'elle ne serait qu'une aberration de langage :

par conséquent, dans la nature, nous ne devons pas chercher une cause spéciale à l'application d'un corps mû à un lieu comme lieu (ce qui n'est qu'un terme de logique), mais seulement estimer quelle action réelle et physique l'unit à un autre corps, que l'on appelle lieu<sup>2</sup>.

En lieu et place de cette remarque dépréciative barrée, la version publiée du texte décrit le mouvement comme un rapport qui découle de la division. Plus loin, au cours d'une explication sur la gravité, l'auteur attaque de nouveau la théorie, puis renonce à publier le passage : « de même, la métaphysique [nous l'enseigne] de façon évidente ; en appliquant à cet objet le discours général que nous avons élaboré pour montrer qu'un corps ne peut avoir une inclination déterminée à se déplacer vers un lieu déterminé<sup>3</sup> ». Plutôt que de définir le lieu comme une puissance déterminée qui alloue à chaque chose une place désignée, conformément à la physique aristotélicienne, Digby attribue la puissance du mouvement à la division et non plus au lieu. Il consacre à cette idée cinq chapitres substantiels sur les mouvements local et violent, qui correspondent à un chapitre unique

---

<sup>1</sup> Les stoïciens et les épicuriens, en particulier, prenaient en compte les notions communes pour élaborer leur philosophie. Andreas BLANK, « Composite Substance, Common Notions, and Kenelm Digby's Theory of Animal Generation », *art. cit.*, p. 3.

<sup>2</sup> « And therefore in nature we are not to seeke for speeciall cause of applying the mooved body to a place as place, (which is merely onely a logicalall one) but onely to consider what reall and physicall action uniteth it to that other body, which is called its place. » Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, Ms. vol. I, f. 68v.

<sup>3</sup> « And the like doth metaphisikes most evidently; by applying unto this subject, the discourse we made in common to shew that a body cannot have a determinate inclination to move itself unto a determinate place. » *Ibid.*, Ms. vol. I, f. 139r.

dans le manuscrit<sup>1</sup>. L'ensemble porte les marques d'un travail de réécriture et de correction important – il semblerait que Digby ait voulu ajouter des réflexions qui furent sans doute sujettes à débat à l'*Academia parisiensis* de Mersenne ou encore au cabinet des frères Dupuy qu'il fréquentait à l'époque<sup>2</sup>.

La théorie de Digby est la suivante : un corps doit nécessairement être mû par un agent extérieur<sup>3</sup>. Il part d'un principe essentiel d'action et de réaction qu'il estime ne pas devoir justifier, puis étudie le rôle du milieu ambiant dont l'activité est disputée<sup>4</sup>. Si l'on prend le cas d'une flèche : le mouvement impulsé par la corde tendue sera continué par la sagette avant de faiblir peu à peu, à mesure qu'elle retombe au sol. Le milieu ambiant – à savoir l'air – soutient-il l'essor du projectile ? Aristote l'affirme, mais Galilée le dément<sup>5</sup>. Digby pose le problème en termes plutôt galiléens : il ne s'attache pas à la fin du mouvement, mais il l'approche de façon phénoménale, il étudie le mouvement comme la relation entre deux corps et non comme l'expression de la nature même d'un item. Cependant, il récuse les conclusions du Toscan, objectant que tout corps en touche à tout moment un autre, et que de là surgit le mouvement ou son absence. Dès lors, l'air, seul corps contigu à la flèche lors de son vol, a nécessairement un rôle dans son déplacement. Si l'air était un milieu stable, la flèche retomberait, mais comme il est traversé de courants multiples, d'ondulations et de vibrations, il peut soutenir le vol du projectile. Le désordre inhérent à l'atmosphère, son agitation permanente, jouent un rôle primordial dans l'explication du mouvement. Paradoxalement, Digby se range donc du côté du Stagirite, mais emploie à cette fin les expériences de Galilée et de Mersenne. Il change visiblement d'avis au cours de la rédaction puisqu'il biffe dans le premier manuscrit un

---

<sup>1</sup> ARISTOTE, *Physique*, traduit par Pierre PELLEGRIN, Paris, Flammarion, 2000, 208 a 27-213 a 11 ; Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, op. cit., p. 63-116 ; Ms. vol. I, chapitre 5, f. 104r-156v.

<sup>2</sup> Les réunions de l'académie de Mersenne débutent en 1635 avec une orientation mathématique. Le projet se voulait international et Mersenne entretenait à cette fin des relations avec de nombreux correspondants. Robert LENOBLE, *Mersenne ou la naissance du mécanisme*, Paris, J. Vrin, 1971, p. 590-594. Les lettres de Mersenne témoignent que Digby fréquentait le couvent des Minimes. Marin MERSENNE, *Correspondance du Père Marin Mersenne, religieux minime*, Paris, Beauchesne et fils, 1932, vol. VI, p. 101 ; vol. VII, p. 312, 409 ; vol. VIII, p. 317-318, 355, 402 ; vol. IX, p. 14-15, 120-121, 203-207. Parmi les nombreuses académies parisiennes et divers salons, Digby était connu des frères Dupuy comme en témoignent les lettres de Christophe Dupuy à ses frères, et il est tout à fait vraisemblable qu'il ait fréquenté leur cabinet pendant ses années parisiennes. Philippe FORTIN DE LA HOGUETTE, *Philippe Fortin de la Hoguette : lettres aux frères Dupuy et à leur entourage : 1623-1662*, Florence, Olschki editore, 1997, vol. II, p. 7-12 ; Christophe DUPUY, *Humanisme et politique : lettres romaines de Christophe Dupuy à ses frères, 1636-1645*, Paris, Papers on French Seventeenth Century Literature, 1988, p. 37 ; Jérôme DELATOUR, « Le cabinet des frères Dupuy », *Revue d'histoire des facultés de droit et de la science juridique*, vol. XXV-XXVI, 2005, p. 157-200.

<sup>3</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, op. cit., p. 70.

<sup>4</sup> John L. RUSSELL, « Action and reaction before Newton », *British Journal for the History of Science*, vol. IX, 1976, p. 32.

<sup>5</sup> Galileo GALILEI, *L'essayeur de Galilée*, Besançon, Presses Université de Franche-Comté, 1980, p. 230-231 ; Maurice CLAVELIN, « Galilée et Descartes sur la conservation du mouvement acquis », *Dix-septième siècle*, vol. CCXLII, n° 1, 2009, p. 31-43 ; Jean-Marie LE BLOND, *Logique et méthode chez Aristote, étude sur la recherche des principes dans la physique aristotélicienne*, [1939], 2<sup>e</sup> éd., Paris, J. Vrin, 1970, seconde partie, articles 22, 24 et 25.

éloge de Galilée où il affirmait que ce dernier répondait de façon si « divine » à la question qu'il serait blâmable de chercher une réponse ailleurs<sup>1</sup>. L'ajout marginal infléchit sa position : le chevalier y avance, démonstration de Mersenne à l'appui, que l'argumentation de Galilée avorte en raison de l'hypothèse erronée qu'un mouvement violent linéaire sera toujours uniforme. Digby témoigne ainsi de la vitalité des débats qui eurent lieu dans le cercle de Mersenne, mais aussi de son souci d'être au courant des débats les plus récents. Son explication repose donc sur la conception atomiste d'un monde fondamentalement chaotique et animé d'une spirale infinie de remous qui engendrent une agitation perpétuelle.

Plus qu'une interprétation concurrente, c'est une conception de l'univers radicalement opposée qui s'offre à la lecture : au lieu d'un monde immobile et stable où chaque chose a un lieu fixé où se trouver ou vers lequel tendre, la théorie corpusculaire digbéenne dépeint un espace où tout est mouvant en permanence, où la réorganisation de la matière est constante, où le repos n'existe pas. La rencontre des atomes est fortuite, accidentelle, involontaire même. Les conséquences sont de taille : comment dès lors expliquer la présence d'êtres raisonnables ? Où situer l'action divine ? Digby se trouve contraint de compléter cette vision arbitraire de la matière par une conception de la causalité qui ne laisse aucune place au hasard ou à l'intervention divine, en dehors du commencement.

### **1.B.2. La causalité**

Comme le souligne Kenneth Clatterbaugh, le XVII<sup>e</sup> siècle s'illustre par son effort pour réduire la multiplicité des causes matérielles, finales, formelles, efficientes ou immatérielles qui rivalisent pour expliquer l'origine de chaque chose<sup>2</sup>. Avec d'autres penseurs tels que Hobbes, Descartes, Boyle et même Newton, Digby se situe plutôt du côté de la causalité mécaniste que métaphysique, dans la mesure où il promeut des causes physiques au détriment de raisons finales. La causalité matérielle est la clé de son premier traité dans lequel Digby cherche à montrer que tous les phénomènes visibles ont une cause matérielle<sup>3</sup>. De fait, parmi les volutes et les tournoiements baroques, la cohésion de

---

<sup>1</sup> « Les proportions en sont si divinement exprimées par Galilée dans son quatrième dialogue sur le mouvement que nous aurions tort de chercher cette doctrine ailleurs », « Which proportions are so divinely expressed by Galileus in his fourth Dialogue of motion, that we should be to blame to seeke that doctrine any where else », Kenelm DIGBY, *Two Treatises, op. cit.*, Ms. vol. I, f. 143v. L'ajout marginal se trouve sur le f. 143r.

<sup>2</sup> Kenneth CLATTERBAUGH, « The Early Moderns », in Helen BEEBEE, Christopher HITCHCOCK et Peter MENZIES (eds.), *The Oxford Handbook of Causation*, Oxford, Oxford University Press, 2012, p. 55-56.

<sup>3</sup> Robert KIELY, *The Architect in the Alembic: Chemistry, Neoplatonism, and Religion in Seventeenth Century English Generation Theory*, Thèse de doctorat non publiée, Northwestern University, Chicago, 1996, p. 79-103.

l'univers visible s'avère difficile à discerner et Digby alimente un questionnement sur l'ordre et l'harmonie du monde à teneur tout à fait classique. Wölfflin souligne combien, dans la quête de l'unité, le rapport des parties au tout diffère. Ainsi, le style classique, selon lui, conquiert son unité en conférant à chacune des parties une fonction autonome, tandis que le baroque « supprime cette autonomie à l'avantage d'un motif majeur créateur d'unité. D'un côté coordination, de l'autre subordination des accents<sup>1</sup> ». La conception digbienne de la causalité place son auteur dans une perspective, une fois de plus, baroque, puisqu'elle minimise le rôle de chaque élément au profit de celui qui survient en premier, au début de la chaîne, qu'il identifie ensuite au créateur. Le monde vapoureux prend sous la plume du chevalier un aspect inquiétant, voire menaçant, dans la mesure où la providence bienveillante ne semble plus y avoir de place. En réponse à cette situation, Digby opte pour une causalité strictement définie, un enchaînement de causes et de conséquences si dense qu'il n'y a nulle place pour le hasard ou la fortune – tout au moins où ceux-ci ne sont plus que les noms d'une causalité mal comprise.

Le simple fait de s'intéresser à la cause des phénomènes reflète une prise de position particulière, dans la mesure où cette démarche affirme l'intelligibilité de l'origine de tout phénomène et lui accorde un rôle de choix dans l'établissement du fait<sup>2</sup>. La démarche porte le sceau reconnaissable de la philosophie scolastique et si Digby veut s'affranchir de la multiplicité des causes, il reste attaché à l'image traditionnelle de la chaîne pour expliquer le monde. En réalité, le chevalier évoque toujours la chaîne causale de façon abstraite et c'est au lecteur d'en trouver l'illustration dans sa physique des atomes. Comme le souligne Norwood Hanson, l'évocation de chaînons n'illumine pas forcément l'ensemble, ni ne contraint à penser l'enchaînement nécessaire, elle sert essentiellement, dans le cas de Digby, à rappeler que tout peut être connu à qui prend la peine de chercher<sup>3</sup>. L'usage digbien de l'image de la chaîne relève davantage de la modélisation et de la comparaison que du concept explicatif.

Pour Digby, si la cause est en acte, l'effet est nécessairement<sup>4</sup>. Pour le prouver, il reprend un adage d'Aristote : « qu'il est vrai que s'il y a un effet, il y a une cause, et de même il est vrai que si la cause est en acte, ou en train de causer, l'effet sera toujours

---

<sup>1</sup> Heinrich WÖLFFLIN, *Principes fondamentaux*, *op. cit.*, p. 179-180.

<sup>2</sup> John HENRY, « Occult Qualities and the Experimental Philosophy: Active Principles in Pre-Newtonian Matter Theory », *History of Science*, vol. XXIV, 1986, p. 335-381.

<sup>3</sup> Norwood R. HANSON, *Patterns of Discovery: An Inquiry into the Conceptual Foundations of Science*, Cambridge, Cambridge University Press, 1958, p. 50-52.

<sup>4</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 443.

nécessairement<sup>1</sup> ». L'expression porte la marque de Descartes et fait peut-être écho à la troisième méditation métaphysique publiée en latin peu avant *Deux traités*<sup>2</sup>. Digby y voit deux interprétations concurrentes : d'une part, il estime que si une cause a un effet, l'effet sera nécessairement. D'autre part, si la cause est parfaite, c'est-à-dire que si toutes les conditions sont réunies pour en faire une cause, alors l'effet sera par nécessité. Digby opte pour cette dernière interprétation et pose que si un effet attendu ne suit pas immédiatement une cause, alors celle-ci ne surviendra pas dans la mesure où il manque un élément à la cause pour la faire agir. Le chevalier assortit son commentaire d'une démonstration avec des objets mathématiques qui n'ajoute au précédent raisonnement que l'illusion d'une grande rigueur. La causalité métaphysique digbéenne semble suivre le même schéma ternaire : l'agent est l'entendement qui appréhende le réel et qui agit sur le patient – la volonté – qui à son tour met en œuvre l'effet<sup>3</sup>. Dans son explication, Digby met en valeur l'instantanéité qui lie la cause à l'effet, ce qui s'applique très bien à son interprétation du monde spirituel, où tout se déroule simultanément, où l'âme acquiert, en l'espace d'un instant l'ensemble de la connaissance possible grâce aux enchaînements nécessaires. Le modèle s'adapte cependant mal au monde matériel, puisqu'il ne prend pas en compte les causes qui mettent beaucoup de temps à produire certains effets. L'absence d'exemples empêche de conclure à la possible application de cette explication à des phénomènes matériels. Une hypothèse serait de circonscrire cette explication de la causalité au royaume spirituel et d'en faire un modèle idéal et désincarné. À l'inverse, la causalité physique serait calquée de façon lâche sur sa contrepartie métaphysique, avec la récurrence de chaînes, mais sans son versant instantané.

La causalité que Digby semble prêcher est donc une ferme concaténation qui jamais ne varie : une même cause ne peut pas produire un effet différent, et chaque conséquence implique un agent proportionnel<sup>4</sup>. Cependant, l'auteur ne s'aventure pas plus loin dans sa théorie et souligne, au demeurant, que pour prouver le mobile de chaque résultat, il faudrait une pléthore de discours et d'expériences impossible à inclure dans un si petit traité<sup>5</sup>. En réalité, la causalité n'est que le juste agencement et l'ordonnement

---

<sup>1</sup> « That as it is true, if the effect be, there is a cause; so likewise it is most true, that if the cause be in act, or causing, the effect must also be. », *ibid.* La citation est probablement la réécriture d'un principe aristotélicien que l'on peut trouver dans le passage suivant : ARISTOTE, *Métaphysique*, traduit par Marie-Paule DUMINIL et Annick JAULIN (eds.), Paris, Garnier Flammarion, 2008, α2, 994a, 11-19.

<sup>2</sup> René DESCARTES, *Méditations [traduction française de 1647]*, A.T., vol. IX, p. 27-42.

<sup>3</sup> Kenelm DIGBY, *Loose Fantasies*, *op. cit.*, p. 80-81.

<sup>4</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 90, 100.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 203.

idoine des phénomènes, « leurs causes sont matérielles et palpables et leur caractère admirable se situe uniquement dans la mise en ordre et le classement ingénieux, merveilleux, dédaléen des uns par rapport aux autres<sup>1</sup> ». Il applique cet enchaînement à la formation de l'homme, notant qu'une savante combinaison de contraction, de dilatation, d'humidification et de durcissement en divers endroits provoque le surgissement d'un homme, « avec ces éléments de base, toutes les premières combinaisons, et l'homme frais éclos se trouvait cristallisé ». Sir Kenelm n'hésite pas à adapter le vers de Virgile pour focaliser le processus de création sur l'homme et non plus sur l'univers<sup>2</sup>. De façon implicite, le philosophe s'oppose ici à la génération spontanée, bien qu'il semble la promouvoir en certaines autres occasions, et il réaffirme la réalité de la succession des causes contre la fausse impression que l'homme est fait d'emblée. En réalité, ces considérations permettent d'ores et déjà d'affirmer que la génération spontanée que promeut l'auteur n'est pas une naissance *ex nihilo*, mais le fruit d'une combinaison encore inconnue de causes qui restent à découvrir. Dans cette explication de la causalité, Digby reprend deux principes épistémiques que ni Platon ni Aristote n'admettent, mais qui sont chers aux stoïciens : d'une part, le fait que toute action suppose un contact et, d'autre part, l'inertie, comme on le verra pour la gravité, ce qui renforce sa position éclectique<sup>3</sup>. La causalité est en fait un autre nom de la nature, qui peut se réduire à un ensemble de causes simples qui produisent des effets connus<sup>4</sup>.

Au regard de ces contradictions et incomplétudes, loin de chercher à établir une réflexion sur le fonctionnement de la causalité, Digby cherche simplement à souligner combien les choses sont solidaires dans le monde physique. À la suite de la description de plusieurs expériences sur les aimants, le chevalier fait valoir que, de même que ces derniers sont liés au métal, de même les causes sont inextricablement accordées à leurs effets : « ils sont tous suspendus à une même ficelle<sup>5</sup> ». Les causes s'enchaînent, maillon par maillon, de même que les êtres sont joints, irrémédiablement, les uns aux autres dans la grande chaîne de l'Être. À Mersenne, il explique que les substances qui composent le monde sont organisées en « séries ou rang ou ordre de différents *Quod est* ou choses en

---

<sup>1</sup> « Since the causes of them are palpably materiall, and the admirable artifice of them, consisteth only in the Daedalean and wunderfull ingenious ordering and ranging them one with an other. » *Ibid.*, p. 204.

<sup>2</sup> Il cite : « ut his exordia primis, Omnia, & ipse tener *hominis* concreverit orbis » au lieu de « ut his exordia primis, omnia, et ipse tener *mundi* concreverit orbis », [mes italiques], VIRGILE, *Bucoliques*, traduit par Eugène SAINT-DENIS, [1997], 2<sup>e</sup> éd., Paris, Belles Lettres, 2002, livre 6, p. 33-35 ; Kenelm DIGBY, *Two Treatises, op. cit.*, p. 231.

<sup>3</sup> Jean-Joël DUHOT, *La conception stoïcienne de la causalité*, Paris, J. Vrin, 1989, p. 266.

<sup>4</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises, op. cit.*, p. 83-84.

<sup>5</sup> « For they hang all upon one string. », *ibid.*, p. 195.

puissance a l'Estre, qui reçoivent l'Estre plus ou moins<sup>1</sup> ». Une consécution de choses qui sont ou qui sont sur le point d'être, telle est la nature selon Digby. Au Père Hilaire, carme à Tours, il adresse une analyse de l'univers créé sous le signe de la concaténation :

Or dans cette chaine qui n'est qu'une, encore que composée de divers chainons, nous pouvons ni marquer que le plus haut bout et le plus proche de l'artiste qui l'a fabriquée (cettuy là qu'Homere dit gentilmente est attaché au pied de la chaise de Jupiter) contient les plus parfaits et les plus grans chainons ; et qu'a mesure qu'on descend, on les troque de main en main plus estroites, petites, et imparfaites<sup>2</sup>.

Au sommet se trouvent les êtres parfaits et éternels ; au pied, on voit les substances mouvantes et périssables, tandis qu'au milieu, il y a les êtres humains qui participent des deux natures : grâce à la série d'êtres, le monde devient connaissable, mais aussi organisé, ordonné, hiérarchisé<sup>3</sup>. L'image de la chaîne est la garantie de l'unité du monde, nécessaire à qui souhaite accéder au savoir. La causalité, en écho à son statut spécifique dans la philosophie aristotélicienne, permet d'analyser les faits, mais surtout de fonder la connaissance des divers domaines où elle s'applique<sup>4</sup>. Au cœur de l'homme, des « lignes centrifuges se tracent » aussi : depuis les sens jusqu'à l'entendement, le lien invisible amène toute information à l'organe central, la fantaisie<sup>5</sup>. Les traits font écho aux trajectoires des atomes dans le monde physique.

De mes prémisses je déduis que la chaine causale dorée qui, grâce à plusieurs chaînons, lie la Terre aux cieus, commençant avec Dieu, en passant par les anges, les orbes des cieus et des planètes, jusqu'aux éléments les plus bas, tissant ensemble les mondes intellectuel, céleste et matériel, et incorporant la providence éternelle et ses deux servantes, la chance et la fortune, qui gouvernent l'action humaine et les événements grâce à l'autorité qu'elles dérivent de leur énigmatique maîtresse, a lié mes mains et celles de ma femme, nos cœurs et nos âmes, de sorte que la mort ne peut les détendre. Au contraire, elle nous portera au-delà de la mer orageuse de ce monde pour jouir de notre amitié dans une paix et une sécurité éternelle là où le premier nœud fut fixé, où le premier chaînon fut rivé<sup>6</sup>.

Dans cette image se distinguent deux sortes de relations : celles qui attachent les amants et celles qui fixent les origines et leurs conséquences. La fortune qui a une grande

---

<sup>1</sup> Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à Marin Mersenne, 'Je viens tout a cette heure de recevoir' », *op. cit.*

<sup>2</sup> Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby au Père Hilaire, 'Ce n'est pas des moindres preeminences' », Paris, 8 janvier 1638, f. 4r.

<sup>3</sup> John PEACOCK, *The Look of Van Dyck: The Self-Portrait with a Sunflower and the Vision of the Painter*, Aldershot, Ashgate, 2006, p. 233-237.

<sup>4</sup> Raymond BOUDON, Marie GAUTIER et Bertrand SAINT-SERNIN, « Causalité », in *Encyclopaedia Universalis* [en ligne], consulté le 20 juin 2014. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/causalite/>.

<sup>5</sup> « From all these there are lines drawne inwards, which meete in one center. » Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à un ami, 'I should have expected any other offer' », s.l., s.d., f. 63v-64r.

<sup>6</sup> « So that I conclude from my premises that the golden chain of causes which by severall linkes reacheth from heaven to earth, beginning with God and passing through the Angels, the orbes of heavens and planets, downe to the lowest elements, knitting together the intellectuall, celestially and materiall world, and lapping in aeternall providence, and her two handmaidens, chance and fortune (who governe human action and events by authority derived from their incomprehensible Lady), did binde together my wives and my hands, hartes and souls, which death cannot loose; but rather will ferry us over the tempestuous sea of this world to enjoy our friendship in tranquility and aeternal security where the first knot of it was tyed and where the first linke of the chain was fastened. » Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à un ami, 'In answer to your loving and charitable letter' », Londres, 11 septembre 1633, f. 140.

influence dans le roman de Digby, *Loose Fantasies*, est réduite à n'être plus qu'un élément dans une longue et dense chaîne de causes à effets. La métaphore prend des allures cosmiques et Digby l'emploie pour justifier le caractère surnaturel de l'amour de Théagènes et Stelliana. On sent une touche de déterminisme y poindre, résumée dans le verbe « gouvernement » qui semble laisser peu de place à l'initiative humaine.

Ailleurs, Digby emploie de nouveau l'image de la chaîne pour expliquer les cas de prémonitions, « car toutes les causes de toutes choses sont enchaînées l'une à l'autre ; et qui a un seul chaînon de la chaîne et s'en sçait bien servir et la tirer proprement par ce chaînon et la passer adroitement par ses mains, il gagnera aisement tous les deux bouts<sup>1</sup> ». Outre que les choses ou les événements soient afférents les uns aux autres, l'image de la chaîne permet au chevalier d'affirmer la possibilité de connaître tant les conséquences que les causes premières. Si ces dernières devraient avoir priorité en raison de leur noblesse et de l'accès à la grâce qu'elles ouvrent, la connaissance des conséquences à venir ou des effets en train de se dérouler s'avère utile dans des circonstances médicales ou marchandes par exemple. La chaîne causale a donc avant tout une valeur épistémique.

Que tout vienne d'une cause unique implique la présence de Dieu en filigrane dans le fonctionnement de la nature, comme on l'analysera lors de l'étude de la métaphysique digbéenne. Mondes matériel et spirituel sont unis par la séquence d'événements, ce qui signifie qu'il n'y a pas deux chaînes indépendantes, mais une causalité unique. Cette prise de position est nécessaire pour préserver la possibilité de l'action de Dieu dans le monde physique, c'est-à-dire les miracles.

Les lignes de force que dessinent les chaînes causales ont ainsi le Dieu Créateur pour point de fuite. Cette verticalité fonctionne comme un appel à l'évasion ou à la recherche de ce qui est premier en toute chose. La causalité prône l'intelligibilité pleine de toute chose, à l'instar du classicisme qui veut accorder à la raison les pleins pouvoirs et illuminer le monde<sup>2</sup>.

La succession ininterrompue de phénomènes conduit à un déterminisme mécaniste et suscite la question de la liberté et du libre arbitre. Tout est si étroitement associé que la contingence et l'acte fortuit n'ont pas de place dans le monde – ces derniers sont en

---

<sup>1</sup> Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à une dame, 'Il faut avouer' », *op. cit.*

<sup>2</sup> Heinrich WÖLFFLIN, *Principes fondamentaux*, *op. cit.*, p. 224.

réalité la prérogative de l'homme qui les nomme ainsi par son ignorance des causes nécessaires<sup>1</sup>. Digby définit aussi, dans son commentaire sur *Religio Medici* de Sir Thomas Browne, la prédestination comme une suite de conséquences qui produit des effets infaillibles et nécessaires<sup>2</sup>.

Au monde mouvant de la matière, Digby applique une conception stricte de la causalité qui lui permet de préserver – au moins en théorie – l'unité du monde et son intelligibilité, parfois au péril du libre arbitre humain. Son modèle de causalité a ainsi, avant tout, une valeur épistémologique.

### **1.B.3. Un monde physique entre unité et division**

L'articulation entre unité et division dans le monde naturel est la charnière du système de Digby – d'une part, il prêche un mouvement permanent qui se traduit par une division continue du monde physique, et d'autre part, comme pour contrebalancer cette position radicale, il avance une causalité très dense qui unifie l'ensemble des phénomènes terrestres. La nature d'un corps est d'être composé de parties, et la différence d'un corps à l'autre se trouve dans leur nombre de parties et l'agencement de celles-ci par rapport à la substance. Les opérations des corps sont causées par le mouvement local, conséquence de la présence de parties. Ce qui n'a pas de parties n'est pas un corps, et seuls ceux-ci sont divisibles, telles sont les deux idées maîtresses de la démonstration du *Traité des corps*<sup>3</sup>. Le chevalier, en quête d'une unité qui lui permettrait de comprendre et d'expliquer le monde physique, se trouve sans cesse en butte à la division permanente et à la multiplicité des voies qu'affiche la nature. Au sein de cette tension se situe la possible intelligibilité du monde physique.

Si l'on en croit l'interprétation de Sophie Roux, Descartes voit une contradiction essentielle entre « corps » et « être indivisible », puisque l'étendue se définit, dans son système, précisément par la divisibilité<sup>4</sup>. Digby, on l'a vu, parvient à maintenir cette association avec l'existence d'atomes, mais il doit par conséquent retrouver une définition de l'unité qui soit compatible avec l'infinie divisibilité de la matière.

De la scolastique Digby hérite de la question de l'individuation, au cœur du paradoxe de l'unité et de la division. La pensée scolastique accordait aux individus dans

---

<sup>1</sup> Kenelm DIGBY, *Observations upon Religio Medici Occasionally Written by Sir Kenelme Digby, Knight*, Londres, 1643, p. 313-314.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 18.

<sup>3</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 350.

<sup>4</sup> Sophie ROUX, « Descartes atomiste ? », *art. cit.*, p. 214.

le monde la propriété de l'unité qui ressortissait à la métaphysique<sup>1</sup>. Qu'est-ce qui permet qu'une chose ou qu'un être soit individuel et achevé, distinct de la matière qui l'entoure et des êtres de la même catégorie ? La réponse à cette énigme métaphysique passe par une explication physique qui justifie l'unité de la chose en termes de rapport de densité. Refusant le temps, l'espace ou toute autre qualité extérieure, Digby, on l'a vu, opte pour une individuation numérique fondée sur la quantité<sup>2</sup>. Appréhender la chose comme une entité contraint à expliquer à la fois sa séparation du reste du monde ainsi que l'unité qui transcende sa composition en parties, comme on le montrera bientôt.

La division, cause ou signe de mortalité, est omniprésente dans le monde matériel. *Deux traités* abondent d'images de guerre, de combats, de batailles qui n'en finissent plus de décrire le climat désordonné et clivé de la nature, à l'instar du pays en pleine guerre civile. Le monde physique, en réalité, est une lutte constante de contraires qui s'opposent et cherchent à se dominer<sup>3</sup>. Le désordre prévaut dans la nature et en particulier dans l'air, dont on peut étudier les variations au cours des processus de condensation, de variation et d'ondulation<sup>4</sup>. La description souligne une inquiétude toute baroque, elle-même décuplée par le fait que le monde physique porte à la division et jamais ne conduit à l'unité, dans la mesure où la définition du mouvement local correspond à la division<sup>5</sup>. Le feu, par exemple, provoque la scission des parties, et conduit à la mort violente<sup>6</sup>. Cette même réflexion sous-tend la définition du sacrifice, comme on l'analysera ultérieurement<sup>7</sup>. La divisibilité est la cause majeure de corruption, et Digby reprend le grand principe de Lucrèce : « ce qui se fend et se divise en parties/ ne peut certes prétendre à l'immortalité<sup>8</sup> ». Les parties ne sont pas nécessairement des choses distinctes, mais elles portent la potentialité d'être autonomes, et ce pouvoir est directement percevable par l'entendement<sup>9</sup>.

---

<sup>1</sup> Peter R. DEAR, *Mersenne and the Learning of the Schools*, Ithaca, Cornell University Press, 1988, p. 225.

<sup>2</sup> Peter KING, « The Problem of Individuation in the Middle Ages », *art. cit.*

<sup>3</sup> Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à son frère, 'As this day, my wife was layed in her cold and narrow bed' », Hartingfordbury, 24 mai 1633, p. 457.

<sup>4</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 102.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 417-418.

<sup>7</sup> Voir partie III, chapitre 1, « I.B.2. L'eucharistie, sacrement entre corps et âme ».

<sup>8</sup> « Nothing but corporeity and divisibility is the cause of corruption, » Kenelm DIGBY, *A Discourse Concerning Infallibility in Religion*, *op. cit.*, p. 28 ; LUCRÈCE, *De la nature*, *op. cit.*, livre III, v. 640-641.

<sup>9</sup> « The partes which are considered in Quantity, are not diverse things: but are onely a vertue or power to be divers things: which vertue, making severall impressions upon the senses, occasioneth severall notions in the understanding: and the understanding is so much the more prone to conceive those partes as distinct things, by how much Quantity is neerer to be distinct things, then the qualities of the apple are. » Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 13-14.

Signe de l'importance explicative de la division, les images et métaphores ayant trait à la coutellerie sont pléthoriques. Dans le *Discours sur la sympathie*, l'exemple célèbre de Howell blessé à l'épée est loin d'être anodin et le chevalier insiste sur l'image de la lame, pénétrée d'atomes de sang qui « font là leur résidence, sans que rien les en puisse chasser » et qui est l'occasion d'introduire des expérimentations avec des éléments tranchants<sup>1</sup>. Acérée, la lame figure les flux d'atomes qui n'ont de cesse qu'ils divisent le monde matériel de toutes parts. Dans *Deux traités*, le couteau est pris comme exemple dans des situations parfois inattendues : pour décrire l'opération des corps froids et denses, par exemple<sup>2</sup>. Dans la description du mouvement local, le couteau sert tantôt à appuyer l'idée que tout mouvement est division, tantôt à figurer la capacité de clivage qu'ont divers corps apparentés à une coutellerie plus ou moins aiguisée<sup>3</sup>. Ailleurs, le couteau remplace l'aiguille de la boussole pour indiquer la présence du magnétisme<sup>4</sup>. L'analyse de l'entendement est l'occasion d'imaginer un sujet qui appréhende l'objet « couteau » avec ses qualités d'acéré ou d'émoussé, ses parties de lame et de manche ou encore sa matière de bois ou d'acier, tout en prenant en considération sa finalité<sup>5</sup>. La comparaison se transforme alors en personnification avec un couteau doué de volonté et de connaissance, désirant être maintenu d'une telle façon et appelant un mouvement

---

<sup>1</sup> Kenelm DIGBY, *Discours fait en une célèbre assemblée*, op. cit., p. 175. James Howell (1594?-1666), historien et écrivain, parti, après des études à Oxford, pour Madrid, en mission diplomatique où il se lia d'amitié avec Sir Kenelm. Il fut un écrivain littéraire et politique prolifique – ses *Familiar Letters* en particulier sont passées à la postérité.

<sup>2</sup> « [Les petites parties] vont s'immiscer de force dans les pores, et passer violemment entre les parties et, par conséquent, vont forcément séparer les parties de cette chose les unes des autres, comme un couteau ou un triangle le font d'une substance solide. » « They will forcibly gett into the porousnesse of it, and passe with violence betweene part and part, and of necessity separate [sic] the partes of that thing one from an other; as a knife or wedge doth a solide substance, », Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, op. cit., p. 28.

<sup>3</sup> « Il en va de même lorsque nous coupons avec un couteau, dans l'effet produit par le couteau que la main presse, ou par la main qui applique et met en action la lame et la puissance coupante du couteau. En physique et dans la nature, ce geste est une contrepartie de ce que les mathématiciens appellent, en géométrie ou en arithmétique, le fait de tirer un nombre ou un trait dans un autre ». « As when we cutt with a knife, the effect proceedeth from the knife pressed on by the hand; or from the hand as applying and putting in action the edge and cutting power of the knife. Now this in Physickes and nature is cleerely parallel to what in Geometry and Arithmetike the Mathematicians call drawing one number or one side into an other », *ibid.*, p. 71.

« Lorque deux couteaux, dont l'un a une lame plus acérée que l'autre, sont pressés avec la même force dans une matière tendre, le plus aiguisé fera une entaille plus profonde que l'autre. Il en va de même avec deux corps, dont l'un a une densité supérieure à l'autre : le premier fendra l'air avec plus de puissance et descendra plus rapidement que l'autre. Car dans ce cas, la densité peut être comparée à la lame du couteau, puisqu'elle consiste à diviser » ; « for as two knives whereof one hath a keener edge then the other, being pressed with equall strength into like yielding matter, the sharper will cutt deeper then the other: so, if of two bodies one be more dense then the other; that which is so, will cutt the ayre more powerfully, and will descend faster then the other: for in this case, density may be compared to the knives edge, since in it consisteth the power of dividing », *ibid.*, p. 81-82.

<sup>4</sup> « Un couteau que l'on tire depuis le pôle de l'aimant vers l'équateur », « a knife drawne from the pole of a loadestone towards the aequator », *ibid.*, p. 202.

<sup>5</sup> « Par exemple, s'il appréhende un couteau correctement [...] il y trouvera un manche et une lame – la lame est faite d'acier, épais à l'arrière et fin du côté coupant, [...] et toute autre chose qui concerne l'existence de ce couteau ou sa fabrication, qu'il tire de sa notion ou de son appréhension d'un couteau », « for example, if he apprehendeth rightly a knife, [...]; in the knife he will find hafte and blade; the blade of iron, thicke on the backe, and thinne on the edge; [...], and whatsoever else concerneth the Being or the making of a knife: and all this he draweth out of his notion or apprehension of a knife », *ibid.*, p. 355-356.

spécifique de ses vœux imaginés. L'image est déroutante, et pourtant elle révèle qu'une nature intrinsèque à chaque chose en commande l'usage et l'effet ; ces derniers ne lui sont pas imposés par les facultés de l'homme, même lorsqu'il s'agit d'un artefact. La démonstration aurait pu se faire avec n'importe quel autre instrument de la vie courante, et le choix du couteau souligne combien la division est centrale dans la pensée de Digby et confère au passage une teneur baroque et inquiétante, où la coupure, la division et la scission semblent obéir à une logique qui leur est propre et qui échappe à l'homme, contrairement à ce qu'il penserait de prime abord<sup>1</sup>. La division, au cœur de la pensée de Digby et de son explication du monde physique, occupe aussi une place centrale dans son esthétique qui n'est pas sans résonance politique.

Comment la vie peut-elle surgir d'un monde caractérisé par un tel chaos, où le mouvement répond sans cesse au mouvement ? Cet état de fait, chez Digby, n'est pas originel, mais semble être postérieur à la Création, puisque l'on retrouve au cœur de son argumentation des traces d'une certaine nostalgie pour une unité primitive désormais perdue. De même que l'homme a été marqué par le péché depuis Adam et Ève, et que la mort a été introduite dans le monde, de même l'unité originelle du monde a été bouleversée et ne se retrouve que dans certains éléments naturels qui échappent à la division décrite ci-dessus ; ainsi l'or, par la perfection de son matériau, résiste à l'eau et au feu qui ont des atomes trop gros pour s'immiscer dans la nature intime du métal. Tout au plus peut-il être coupé dans sa masse, mais non dans son essence<sup>2</sup>. Si la nature appelle de ses vœux l'unité, c'est qu'elle est l'instrument de Dieu qui a fait toute chose en vue de la perfection<sup>3</sup>.

L'existence de parties ne dément pas la possibilité de l'action collective. Cette coopération constitue un autre signe de l'unité primordiale du monde matériel : la nécessité pour les parties de collaborer pour effectuer une action. Les parties « conspirent » entre elles pour accomplir une activité, affirme l'auteur. Digby choisit pour

---

<sup>1</sup> On pourrait mettre cette analyse en lien avec la réflexion de Claude-Gilbert Dubois qui explique que « le baroque, qui est une esthétique de la violence, s'est complu dans les déchaînements d'une agressivité qui se donne d'autant plus libre cours qu'elle se veut au service d'un idéal ». Claude-Gilbert DUBOIS, *Profondeurs de l'apparence, op. cit.*, p. 70.

<sup>2</sup> « Car ni les parties de l'eau ni celles du feu qui se frayent un chemin dans le corps de l'or ne sont suffisamment petites et subtiles pour s'immiscer entre les parties qui composent son essence, et par conséquent, elles ne peuvent qu'en diviser la quantité ou l'ensemble, mais non ce dont sa nature est composée. » « For neyther the partes of the water, nor of the fire that make themselves a way into the body of the gold; are small and subtile enough to gett betweene the partes that compose the essence of it: and therefore, all they can attaine unto, is to divide it onely in his quantity or bulke; not in the composition of its nature. » *Ibid.*, p. 133.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 231 ; Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à son frère, 'As this day, my wife was layed in her cold and narrow bed' », *op. cit.*

exemple la Monnaie de Ségovie, qui avait été bâtie à la fin du siècle précédent et qui faisait usage de machines sophistiquées. Frapper monnaie suscitait plusieurs problèmes : les pièces devaient être rigoureusement identiques, pile et face devaient être gravées très précisément et de façon égale sur chaque pièce, et chacune devait peser exactement le même poids. Ces contraintes, auxquelles s'ajoutait la nécessité de prévenir les tentatives de fraudeurs et de faussaires, trouvèrent une solution dans la mécanisation du procédé, ce qui en faisait l'un des domaines les plus en pointe à cette époque en termes d'ingénierie<sup>1</sup>. Bâtie sur la rive de l'Eresma qui faisait tourner ses quatorze roues géantes, la Monnaie de Ségovie fut la première à employer des rouleaux à la place de marteaux pour frapper les pièces<sup>2</sup>. Cette ingénieuse machine constitue pour Digby le paroxysme des parties agissant en vue d'une fin commune : tous ensemble, les éléments constitutifs agissent de concert pour produire l'œuvre finale, une succession de mouvements simples génère un ensemble complexe qui suffit à expliquer le résultat et permet de prévenir un recours indésirable aux qualités occultes<sup>3</sup>. Le procédé plaît à Digby : il y retrouve l'un des grands principes de sa méthode pour acquérir la connaissance qui est analysée en deuxième partie de ce travail. Si l'un ou l'autre élément est ôté du mécanisme, plus rien ne fonctionne. Cette métaphore est révélatrice à deux titres : d'abord, elle s'inscrit dans la tradition littéraire et philosophique de processus vivants comparés à des mécanismes modernes, usage qui souligne une certaine forme de causalité et de complémentarité<sup>4</sup>. Ensuite, elle rappelle que si la division en parties est nécessaire pour créer un mouvement, il n'en demeure pas moins une zone de mystère comme le montre le terme « conspirer » qui peut impliquer une action secrète, généralement préjudiciable, même si le mot est aussi employé au XVII<sup>e</sup> siècle pour dire la simple action collective. L'activité accordée par ce verbe aux constituants souligne que chacun est une cause partielle du résultat final. Si le fonctionnement de la Monnaie est présenté comme un idéal de travail en commun, il peut aussi comprendre un arcane, un complot, une manigance, déjà si présents dans le monde baroque du chevalier.

---

<sup>1</sup> Glenn S. M. FANTOM, « Reutilization of Our Industrial Heritage: The Unique Example of the Royal Segovia Mint in Spain (1583) », in Jose M. DE LA PORTILLA et Marco CECCARELLI (eds.), *History of Machines for Heritage and Engineering Development*, Dordrecht, Springer Science & Business Media, 2011, p. 9-10.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>3</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 207. L'image de l'horloge et de la montre participe à cette fascination pour les mécanismes automatiques. On la retrouve dans Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à Sir Tobie Matthew, 'I have observed' », *op. cit.*, f. 30v.

<sup>4</sup> La théorie de l'animal-machine constitue l'un des exemples de cette tradition. François DUCHESNEAU, *Les modèles du vivant de Descartes à Leibniz*, Paris, J. Vrin, 1998, p. 23-72.

La comparaison animale complète cette vision des mécanismes. Leur statut faisait polémique au XVII<sup>e</sup> siècle : l'hypothèse cartésienne de l'animal-machine est célèbre et elle trouve un écho important dans *Deux traités* où Digby, dans un renversement baroque typique de son style, inverse la comparaison et rapporte l'histoire d'un roi de Chine qui, voyant une horloge, la prit pour un animal étant donné qu'elle se mouvait d'elle-même régulièrement<sup>1</sup>. L'anecdote qui rapproche animaux et mécanismes sert aussi à souligner que les animaux ne sont pas dotés de raison, qu'ils ne sont que des « instruments matériels destinés à remplir, sans leur connaissance ni leur réflexion, une tâche de la raison transcendante, comme une horloge<sup>2</sup> ». Les oiseaux, par exemple, font toujours leurs nids de la même manière suivant leur espèce, ce qui démontre que leur ouvrage ne relève pas de leur choix ou de leur raison, contrairement aux hommes qui construisent leur maison chacun suivant ses goûts et capacités. Dès lors, Digby range les animaux du côté de la nature bien ordonnée dont les opérations se déroulent suivant leur logique interne, comme un mécanisme. Il met en place un système cognitif qui permet d'expliquer les réactions animales sans recourir à la raison dont l'apanage revient à l'homme.

Digby doit prouver que le chaos du monde physique n'implique pas nécessairement que celui-ci soit aléatoire, mais aussi que la règle de la division permanente ne contredit pas le sens commun. De fait, trois procédés naturels portent vers l'unité : il suffit de voir les tendances naturelles à l'accord en matière de poids, de densité et de proportions ou de figures<sup>3</sup>. Les corps présentant une pesanteur similaire s'assemblent, pour la simple raison qu'un corps léger se situerait en un lieu plus élevé qu'un lourd, tandis que deux corps de poids analogue « se tiennent fort bien ensemble dans un mesme équilibre<sup>4</sup> ». Les parties arborant la même quantité aspirent à se rejoindre, attendu que, explique le chevalier, « la nature et l'effet de la quantité, est de réduire à l'unité toutes les choses esuelles elle se trouve si ce n'est que quelqu'autre puissance plus forte [...] ne l'empesche<sup>5</sup> ». Lorsqu'il en explique le motif, Digby n'hésite pas à jouer du paradoxe : puisque la quantité équivaut à la divisibilité, elle n'est pas « plusieurs » d'elle-même, elle est une extension continue, elle tend donc vers l'unité. La

---

<sup>1</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, op. cit., p. 325.

<sup>2</sup> « The birdes are but materiall instruments to performe without their knowledge or reflection, a superiour reasons counsellles: even as in a clocke », *ibid.*, p. 324.

<sup>3</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, op. cit., p. 156.

<sup>4</sup> Kenelm DIGBY, *Discours fait en une célèbre assemblée*, op. cit., p. 89-90.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 91.

preuve empirique se trouve dans le mélange facile de l'huile avec l'huile, du vif-argent avec le vif-argent<sup>1</sup>, par opposition à la séparation rapide de ces liquides après qu'ils sont mélangés<sup>2</sup>. Ainsi, la proximité de corpuscules partageant la même quantité suffit à recréer une unité temporaire, plutôt qu'une juxtaposition arbitraire.

La présence en filigrane d'une intention de la nature, d'un dessein qui tend à l'unité primordiale et qui affleure aussi dans certains processus physiques frappe dans l'explication de Digby : la sympathie, la gravité, le magnétisme sont autant de forces d'attraction qui révèlent une intention<sup>3</sup>. Enfin, la figure des atomes joue un rôle important dans l'unification naturelle : sans aller jusqu'à admettre les « atomes crochus » très en vogue<sup>4</sup>, Digby laisse ouverte la question concernant la forme des atomes et l'influence qu'elle peut avoir sur l'association de certains corps entre eux<sup>5</sup>. L'ensemble de cette réflexion constitue un ajout dans la marge du manuscrit correspondant qui permet au chevalier de renforcer la discussion de la finalité dans la nature au sein de *Deux traités*<sup>6</sup>. Cette modification rappelle que le mélange de deux matériaux n'est pas rendu possible par le vide – qui n'existe pas pour Digby – mais plutôt par une nature qui vise la perfection. Parfois, l'auteur postule aussi une cinquième essence, au-delà des quatre éléments, au sein de laquelle ces derniers sont en paix et en équilibre, mais il ajoute que cet état ne peut être atteint parfaitement qu'une fois l'ensemble de la matière corrompu et pétrifié<sup>7</sup>. Ainsi, si la division déchire le monde physique, elle est toujours précédée d'une unité qui n'est pas uniquement métaphysique<sup>8</sup>. D'ailleurs, le chevalier note que le fait

<sup>1</sup> L'exemple du vif-argent n'est pas anodin, dans la mesure où il posait un problème de définition : considéré comme un métal (avec l'or, l'argent, le cuivre, le fer, l'étain, le mercure et le plomb), le vif-argent était aussi un constituant d'autres métaux, ce qui devrait l'inclure dans la catégorie des alliages (avec le bronze, le laiton et l'electrum). Claudio GALDERISI et Cinzia PIGNATELLI, *The Medieval Translator: The Theory and Practice of Translation in the Middle Ages*, Turnhout, Brepols, 2007, vol. X, p. 99.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 91-92.

<sup>3</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 158, 163, 192.

<sup>4</sup> Le concept d'atome crochu vient de Lucrèce ; il avance que les atomes sont dotés de petits crochets qui leur permettent de « titiller » les sens sans les blesser. LUCRÈCE, *De la nature. De rerum natura*, traduit par José KANY-TURPIN, Paris, Garnier Flammarion, 1997, livre II, v. 426-430, p. 138-139.

<sup>5</sup> Kenelm DIGBY, *Discours fait en une célèbre assemblée*, *op. cit.*, p. 92-96.

<sup>6</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, Ms. vol. I, f. 248r-249v.

<sup>7</sup> « [La nature] veille à ce que les éléments, tant qu'ils sont à l'état brut, se combattent et se détruisent les uns les autres, et que l'univers entier soit composé d'oppositions qui, chacune à son tour, tentent de conquérir la maîtrise des autres. Par conséquent, elle calcule son cours afin d'obtenir un état, comme s'il y avait une cinquième essence parmi ceux-ci, où tous leurs combats et disputes sont composés, et ceci, selon ses lois, ne peut s'accomplir sans que l'ensemble de la matière où se trouve la forme générale ne soit corrompu et putréfié. » « She [nature] seeth that the elementes as long as they are in their crude qualities, fight and destroy one an other; and the whole universe is composed of contrarieties which by turnes seeke each of them to gett the Mastery. Therefore she directeth her course to make a resultancy, as it were a fifth essence out of these, wherein all their strifes and quarrels may be composed; and this, by her lawes, can not be done with out corrupting and putrifying the whole matter wherein the generall forme is comprehended. » Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à son frère, 'As this day, my wife was layed in her cold and narrow bed' », *op. cit.*, p. 457.

<sup>8</sup> « [...] s'ils notent bien que rien n'est divisible qui n'est pas déjà, en soi, *un* (quand on l'abstrait de la division). Car il en est de la nature de la division même de faire le multiple, ce qui implique que ce qui est à diviser doit nécessairement ne pas être multiple avant d'être divisé. » « [...] if they but marke well how nothing is divisible, but what of it selfe

d'être divisible est une potentialité, pas un acte, ce qui est un préliminaire indispensable à la définition de l'unité, mais aussi à son analyse de l'atome<sup>1</sup>.

Plus fondamentalement, ces mouvements convergents sont la trace de l'unité intrinsèque de la nature, qui précède toute division. Seul ce qui est *un* en soi, avant toute division, peut être divisé ; l'un précède le multiple. D'ailleurs, tous deux ont une existence modale différente : l'unité « *yard* » comprend « *three feete* » qui est un pluriel. La mesure « *yard* » peut être dite *une* puisqu'elle est un outil conceptuel entier. Elle peut être divisée en trois parties égales, mais elle n'est alors plus une quantité continue<sup>2</sup>. En réalité, même s'il y a une identité mathématique entre trois pieds et un « *yard* », ce sont deux entités modalement différentes de ce fait qu'elles font usage d'unités distinctes ; elles correspondent à deux points de vue divergents. La même explication pourrait s'appliquer à la Trinité, mais curieusement Digby ne l'aborde pas dans *Deux traités*. Sans doute la question était-elle cause de trop de dissensions. Cet exemple soumet l'approche par les nombres aux unités qu'ils représentent et établit une limite à la mathématisation du monde que promet Digby par ailleurs.

La nature unit les parties corporelles de plusieurs manières. L'union accidentelle rassemble des parties qui ne semblent avoir aucun rapport entre elles ; séparées, elles sont autant d'éléments indépendants, mais elles conservent toutefois la même nature que le tout. La division n'a aucun impact sur l'harmonie de l'ensemble : un morceau de verre a toujours son identité, bien qu'il ne fasse plus partie de l'entité « vase » ou « coupe ». À l'inverse, on retrouve l'unité substantielle des parties par exemple dans les mécanismes et les créations qui portent la marque d'une intention : si une partie est retirée, non seulement elle ne partage plus l'identité du tout, mais en outre l'ensemble ne peut plus fonctionner<sup>3</sup>. Il en va ainsi du bras de l'homme : il n'y a plus de trace de vie dans le

---

(abstracting from division) is one. For the nature of division, is the making of many; which implyeth, that what is to be divided, must of necessity be not many before it be divided. » Kenelm DIGBY, *Two Treatises, op. cit.*, p. 35.

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 177.

<sup>2</sup> « Et par conséquent, nous devons prendre garde, en appliquant ces notions dans notre entendement, aux choses telles qu'elles sont en soi : nous devons, tant que nous pouvons, concevoir ces parties comme une quantité continue dont nous pouvons élaborer des notions distinctes dans notre entendement. Mais, quand les gens du commun affirment qu'un mètre comprend trois pieds, c'est vrai en un sens – on peut en faire trois pieds – mais dans la mesure où c'est un mètre, il s'agit d'une quantité ou d'une chose, et non de trois. » « And therefore we must beware of applying these notions of our mind, to the things as they are in themselves: as much as we must, of conceiving those partes to be actually in a continued quantity, whereof we can frame actually distinct notions in our understanding. But as, when ordinary men say, that a yard containeth three feete; it is true in this sense, that three feete may be made of it; but that whiles it is a yard, it is but one quantity or thing, and not three things. » *Ibid.*, p. 40 ; Caleb MASON, *Conciliatory Eclecticism and the Philosophy of Kenelm Digby, op. cit.*, p. 28.

<sup>3</sup> « Il y en a deux sortes : la première est telle que ses parties divergentes semblent n'entretenir aucune relation les unes aux autres, ni de correspondance entre elles qui lui permettrait de faire un travail particulier dans lequel chacune serait nécessaire. Mais plutôt, elles semblent faites de ce qu'elles sont, par hasard ou par accident, et aucune harmonie n'est

membre sectionné, le bras amputé n'est plus une partie de l'homme<sup>1</sup>. Dans ce dernier cas de figure, les parties sont subordonnées les unes aux autres. L'intention de l'agent créateur influence donc la modalité de l'union des parties, ce qui s'inscrit dans la lignée de la métaphysique digbéenne qui fait la part belle à la volonté.

Aborder la question des corps et de leur divisibilité n'est pas anodin au XVII<sup>e</sup> siècle en raison de la portée politique et métaphysique que suscitent ces interrogations<sup>2</sup>. Que le corps soit composé de parties implique nécessairement qu'il soit divisé et donc, d'une certaine manière, qu'il soit déjà détruit. Jusqu'en 1640, le Parlement anglais s'adressait toujours au monde extérieur d'une seule voix, signe de l'unité du pouvoir. Les années 1640 voient cependant s'opérer un changement et le corps législatif se met à gouverner en fonction de la majorité, et il suffira à Chillingworth de mentionner que ce corps connaît des divisions et comprend des parties pour l'incarcérer à la Tour de Londres<sup>3</sup>. L'Écosse et l'Irlande ne cherchent pas seulement à transformer les institutions de leur nation, mais plus profondément à évoluer vers un modèle de constitution que l'on appellerait aujourd'hui fédéral, où chaque nation aurait son propre parlement qui siègerait en même temps, qui posséderait un droit de veto et qui serait représenté par des commissions dans les parlements voisins<sup>4</sup>. Au fil des années 1640, c'est l'unité de la couronne et de ses deux royaumes qui est mise en cause. Digby affirme avec force que ce type de pluralité est naturel, mais qu'il ne contredit pas une certaine unité, située sur un autre plan. L'unité indivisible nécessaire à la cohésion du corps politique dépend de la métaphysique et n'empêche pas l'existence de parties en matière physique. La discussion polymorphe de la cohérence dans le monde matériel et de la composition des corps en parties vient renforcer une pensée politique à visée conciliatrice. Dans *A Discourse*

---

détruite par une telle division. [...] Mais il y a des autres corps dans lesquels la différence entre les parties est manifeste et notable ; ils contiennent une telle subordination des parties les unes aux autres que nous ne pouvons douter que la nature a fait de tels mécanismes (si nous pouvons les appeler ainsi) à dessein, et qu'elle a voulu une telle diversité dans une chose dont l'unité et l'être étant ce qu'ils sont, dépendent de l'harmonie de plusieurs parties divergeantes qui devraient être détruites par leur séparation. » « There are two kindes: the one, of such, as their differing partes seeme to have no relation to one an other, or correspondence together to performe any particular worke, in which all of them are necessary; but rather they seeme to be made what they are, by chance and by accident; and if one part be severed from an other, each is an entire thing by it selfe, of the same nature as it was in the whole; and no harmony is destroyed by such division. [...] But there are other bodies in which this manifest and notable difference of partes, carrieth with it such a subordination of one of them unto an other; as we can not doubt but that nature made such engines (if so I may call them) by designe; and intended that this variety should be in one thing; whose unity and being what it is, should depend of the harmony of the severall differing partes, and should be destroyed by their separation. » Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 204-205.

<sup>1</sup> On trouve une image comparable dans Thomas WHITE, *Peripateticall Institutions*, *op. cit.*, p. 21.

<sup>2</sup> Caleb MASON, *Conciliatory Eclecticism and the Philosophy of Kenelm Digby*, *op. cit.*, p. 140-149.

<sup>3</sup> Christopher HILL, *The Century of Revolution: 1603-1714*, [1961], 3<sup>e</sup> éd., Londres, 1967, p. 174-175.

<sup>4</sup> John MORRILL, « Rules of Saints and Soldiers: The Wars of Religion in Britain and Ireland 1638-1660 », in Jenny WORMALD (ed.), *The Seventeenth Century*, *op. cit.*, p. 93.

*Concerning the Vegetation of Plants*, Digby compare le développement du haricot à un soulèvement dans le corps politique :

On peut y lire le sort réservé aux corps politiques, quand les membres inférieurs qui ne devraient se préoccuper que d'obéissance, ont le pouvoir entre leurs mains. Alors, chacun d'eux suivant son inclination à l'impétuosité, conduit le tout à un état de confusion et ce que chacun souhaitait maîtriser à sa tumultueuse façon est détruit, à moins qu'un Architecte supérieur [...] n'amène la lumière et l'ordre dans ces ténèbres et ce chaos<sup>1</sup>.

La trace des désordres civils des années 1640, douloureusement vécus par Sir Kenelm, est visible. Les conséquences sont doubles : d'une part, Digby affirme qu'un tel chaos est tout à fait naturel, que l'insoumission des particules ignées est une clé de voûte du fonctionnement du monde physique. D'autre part, il affirme aussi, implicitement, que l'État est une entité qui va à l'encontre de la nature, et qu'il ressortit à l'action divine. Le discours porte l'empreinte monarchique, ce qui est peu étonnant en 1661, et cette association de l'État à l'artificialité peut faire écho aux idées de Hobbes<sup>2</sup>. Mais déjà, en 1644, Digby établissait la nécessité de la soumission des parties au tout pour effectuer un travail, au contraire des corps où les parties sont toutes égales et semblent associées par hasard – et son analyse se prête facilement à une lecture politique<sup>3</sup>. Les nombreuses références aux troubles politiques au fil de ses écrits avivent la perception d'un monde morcelé, fractionné, démembré qui sert de toile de fond à une pensée baroque, pétrie de mouvement et d'instabilité. Comme Digby l'indique ailleurs dans un blason sur sa femme, « l'ordre et l'union maintiennent et rendent puissantes les moindres choses qui separemment seroyent comme rien<sup>4</sup> ». L'unité est aussi un programme politique au service de la force.

La question de l'unité des parties se pose en des termes différents dans la philosophie antique et moderne si l'on en croit la synthèse de White. Les Modernes, explique-t-il, cherchent à comprendre ce qui fait l'unité du *continuum* et à justifier comment les parties du monde restent ensemble ; faute d'explication satisfaisante, ils ont tendance à le prendre pour une vérité évidente. Les Anciens, à l'inverse, postulent que la

---

<sup>1</sup> « We may read the fate which hangeth over political ones when the inferiour Members that should study nothing but obedience, have gotten the power into their hands: for then every one of them following their impetuous inclinations, the whole is brought into confusion; and that is destroyed which every one in their tumultuary way aimed to gain the Mastery of; unlesse a superiour Architect, [...] do come to draw light and order, out of that darknesse and confusion. » Kenelm DIGBY, *The Vegetation of Plants*, *op. cit.*, p. 10-11.

<sup>2</sup> Thomas HOBBS, *Leviathan*, Noel MALCOLM (ed.), Oxford, Clarendon Press, 2012, chap. XXVI, p. 414-451 ; David D. RAPHAËL, « Loi naturelle et loi artificielle dans la pensée de Thomas Hobbes », in Louis ROUX et François TRICAUD (eds.), *Le pouvoir et le droit : Hobbes et les fondements de la loi*, Saint-Etienne, Université de Saint-Etienne, 1992, p. 116-118.

<sup>3</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 204-205.

<sup>4</sup> Kenelm DIGBY, « Fragment, 'Les images et les pourtraits' », Harley Ms. 4153, 1630, f. 129r.

division en parties est postérieure à l'unité de la matière<sup>1</sup>. De cet avis, White, mais aussi Digby, tirent leur opinion que la divisibilité de la matière est toujours en puissance, ce qui permet d'expliquer la quantité par la divisibilité. Dans *Peripateticall Institutions*, White reprend la même équivalence entre divisibilité et quantité qu'il explique grâce à l'usage commun des substantifs indéénombrables : le client qui requiert du drap ou de la liqueur en commandera une certaine quantité associée à une unité déterminée en fonction de la nature du bien, ce qui revient à parler du produit grâce à ses parties. Cette similitude suffit, selon lui, pour dresser l'identité entre les deux termes<sup>2</sup>. Comme Digby, et à l'instar de Sir Francis Bacon<sup>3</sup>, White a le souci de revenir aux acceptions et aux expériences quotidiennes et communes, fort de la conviction que le sens véritable des mots vient du vulgaire et non des savants.

Cette conception de l'unité et de la division suscite l'opprobre de Joseph Glanvill, philosophe sceptique et adversaire notoire de Thomas White. Au cours d'une critique de White, il affirme que la quantité ne comprend que des parties en acte, et que la composition de parties potentiellement divisibles est un non-sens. De fait, les sens perçoivent la distinction entre les parties d'un corps : un corps ne peut être dit froid *et* chaud que si l'on accepte qu'il soit composé de parties *en acte*<sup>4</sup>. Glanvill interdit donc la réconciliation métaphysique que Digby tente de mettre en œuvre et pousse la réalité de la division en parties jusqu'à la notion même d'extension, qui n'est finalement qu'un amas de parties. Le sceptique semble sourd aux implications politico-métaphysiques de la théorie de Digby – il expose cette théorie plus conforme aux sens lors de la Restauration, époque politiquement moins tourmentée par la question de l'unité métaphysique des corps, mais aussi plus marquée par le clivage des partis politiques émergents<sup>5</sup>.

Ainsi, Digby articule unité et division dans le monde physique sur le mode d'une différence de niveau : l'infinie division au sein de la nature n'empêche pas l'unité métaphysique que l'on retrouve dans certaines tendances de la nature à l'union. À partir

---

<sup>1</sup> Thomas WHITE, *Sciri, sive, sceptices & scepticorum jure disputationis exclusio*, op. cit., p. 45-46.

<sup>2</sup> Thomas WHITE, *Peripateticall Institutions*, op. cit., p. 32.

<sup>3</sup> Lisa JARDINE, *Francis Bacon: Discovery and the Art of Discourse*, Cambridge, Cambridge University Press, 1974, p. 25-27.

<sup>4</sup> Joseph GLANVILL, *Essays on Several Important Subjects in Philosophy and Religion*, Londres, 1676, p. 64-66 ; Ferris GREENSLET, *Joseph Glanvill: A Study in English Thought and Letters of the Seventeenth Century*, New York, Macmillan, 1900 ; Richard H. POPKIN, « The Development of the Philosophical Reputation of Joseph Glanvill », *Journal of the History of Ideas*, vol. XV, n° 2, 1954 p. 305-311 ; Sascha TALMOR, *Glanvill: The Uses and Abuses of Scepticism*, Oxford, Pergamon Press, 1981.

<sup>5</sup> Toby BARNARD, « Restoration or Initiation? », in Jenny WORMALD (ed.), *The Seventeenth Century*, op. cit., p. 126-131.

de son outil conceptuel de quantité et des interactions physiques rendues possibles par l'existence d'atomes fondés sur les quatre éléments, Digby tente d'expliquer l'ensemble des phénomènes physiques, tout en préservant au mieux une unité fondamentale nécessaire à ses conceptions métaphysiques.

### 1.C. Éclectisme

Situé à la croisée de plusieurs courants intellectuels et ouvertement éclectique, Digby fait usage des notions et des raisonnements qui s'intègrent au mieux dans sa pensée. Cette variété d'approches lui a valu d'être mal compris par de nombreux commentateurs à la recherche d'une certaine pureté de pensée, comme Alexander Ross qui voit en lui un mauvais aristotélicien<sup>1</sup>. À l'inverse, une enquête se penche particulièrement sur son caractère pluraliste et conclut que son principal intérêt réside précisément dans la capacité à faire feu de tous bois, qui fait écho à son irénisme et avance que l'éclectisme est une position signifiante et délibérée, cohérente avec les idées de Digby sur le savoir universel<sup>2</sup>. Loin de rechercher, à la façon classique, la pureté du dogme ou l'innocence originelle, Digby poursuit la voie du compromis. L'éclectisme en soi n'est pas un choix baroque, mais il est le signe d'une crise de la croyance et de l'insuffisance perçue des maîtres à penser. La façon dont Digby intègre divers concepts à un système plus général illustre les idées qui circulaient en son temps, mais aussi les arrangements auxquels certains étaient prêts pour rendre le monde physique plus intelligible. Trois grands points de conciliation se dégagent : la lecture corpusculaire d'Aristote, le fragile statut de la matière qui oscille entre activité et passivité dans un contexte principalement mécaniste, et le rôle de l'expérimentation au sein d'une démonstration qui se veut incarnée, proche du monde réel. Digby oscille entre scolastique et nouvelle philosophie<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Alexander ROSS, *Medicus Medicatus: or, The Physicians Religion Cured, by a Lenitive or Gentle Potion. With some Animadversions upon Sir Kenelme Digbie's Observations upon Religio Medici*, Londres, 1645, p. 87-89. Alexander Ross (1591-1654), pasteur de l'Église d'Angleterre, était un prolifique aristotélicien dont le souci constant de défendre le Stagirite le conduisit à s'engager en particulier pour une cosmologie scolastique. Walter PAGEL, *William Harvey's Biological Ideas: Selected Aspects and Historical Background*, New York, Karger Medical and Scientific Publishers, 1967, p. 346-348 ; David ALLAN, « Ross, Alexander (1591–1654) », *Oxford Dictionary of National Biography* [en ligne], consulté le 26 avril 2014. URL : <http://www.oxforddnb.com/view/article/24110>. Francis Johnson analyse la manière dérisoire dont Ross s'oppose à Wilkins : Francis R. JOHNSON, *Astronomical Thought in Renaissance England: A Study of the English Scientific Writings from 1500 to 1645*, Baltimore, John Hopkins Press, 1937, p. 277-282. John Wilkins (1614-1672), théologien et philosophe de la nature, dirigea Wadham College à Oxford pendant la période parlementaire et le Protectorat (1648-1659), puis, à la Restauration, joua un rôle important dans l'établissement de la Royal Society. Ses travaux firent date dans l'élaboration de la méthode expérimentale, Barbara J. SHAPIRO, *John Wilkins 1614-1672, an Intellectual Biography*, Berkeley, University of California Press, 1969.

<sup>2</sup> Caleb MASON, *Conciliatory Eclecticism and the Philosophy of Kenelm Digby*, *op. cit.*

<sup>3</sup> J'emploie ici le terme de « scolastique » comme une méthode de recherche héritée du XIII<sup>e</sup> siècle qui procède par questions et commentaires et qui tourne autour des enseignements d'Aristote. Sa dimension pédagogique et son

### 1.C.1. Un aristotélisme corpusculaire

L'atomisme de Digby est-il une hypothèse de travail ou une tentative de description fiable du réel ? Digby postule l'existence de minuscules corps divisibles qui justifient l'ensemble des phénomènes physiques, et ses explications s'apparentent à celles de la plupart des atomistes, mais le statut qu'il accorde à son système demeure flou. En effet, à plusieurs reprises, le chevalier rappelle que le monde est considérablement plus complexe et que les mécanismes décrits en sont une simplification. À la fin d'un chapitre sur les animaux, Digby note que le grand architecte qui a mis en place « les causes suffisantes pour tous ces effets dans un meilleur ordre et de façon plus complète que ce qui est exposé ici » a laissé la possibilité que même dans ce système dessiné à gros traits les agents corporels soient à l'origine des phénomènes<sup>1</sup>. Digby espère ainsi ouvrir une voie pour un atomisme croyant et engagé qui laisse toute sa place au Dieu créateur. Il rappelle dans le même geste que sa description du monde n'en est qu'une version succincte. Ailleurs, il souligne son approche didactique, avançant que l'homme en quête d'intelligibilité doit réduire la nature à « un petit modèle ou une méthode gouvernable, qu'il peut tourner et manipuler à loisir<sup>2</sup> ». Comme on l'analysera au cours d'une réflexion sur la logique, Digby cherche sans cesse à réduire le connaissable à ses éléments les plus petits, et le choix de l'atome participe pleinement de cette démarche. La *terrella* qu'il décrit était l'œuvre du médecin royal William Gilbert qui avait composé ce globe miniature pour y essayer ses expérimentations sur le magnétisme<sup>3</sup>. Plus généralement, l'invention trouve un écho dans l'analogie entre microcosme et macrocosme qui fait florès à la Renaissance et qui postule des correspondances entre la vaste sphère qu'est l'univers et le monde miniature qu'est l'homme. Le chevalier encourage l'homme de science à comprendre le fonctionnement de l'aimant afin de saisir le mouvement du

---

adaptation à l'humanisme renaissant en sont aussi des composantes essentielles. Aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles eut lieu un renouveau de cette pensée, que l'on appelle la « seconde scolastique », par rapport à laquelle Digby s'inscrit tantôt en opposition, tantôt en défenseur. Peter R. DEAR, *Mersenne and the Learning of the Schools*, *op. cit.*, p. 7-8 ; Luc FOISNEAU, *Hobbes, la vie inquiète*, *op. cit.*, p. 339-340.

<sup>1</sup> « He [...] may have sett causes sufficient for all these effects, in a better order, and in compleater rankes, then those which we have here expressed: and yet in so coarsely hewed out, appeareth a possibility of having the worke done by corporeall agents. » Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 326-327.

<sup>2</sup> « Any man [...] must endeavour to draw the matter he enquireth of, into some small modell, or into some kind of manageable methode; which he may turne and wind as he pleaseth. » *Ibid.*, p. 181.

<sup>3</sup> William Gilbert (1544[?]-1603) fut médecin de la reine Elisabeth, puis de Jacques I<sup>er</sup>. Philosophe de la nature et copernicien, il s'intéressait aux affaires maritimes et au magnétisme, ce qui le conduisit à publier son œuvre majeure, *De Magnete* qui fit date dans les controverses de l'époque. Duane H. DU BOSE ROLLER, *The De Magnete of William Gilbert*, Amsterdam, Menno Hertzberger, 1959, p. 131-141 ; Suzanne KELLY, *The De Mundo of William Gilbert*, Amsterdam, M. Hertzberger and Co, 1965, p. 56-74 ; Stephen PUMFREY, « Neo-Aristotelianism and the Magnetic Philosophy », in John HENRY et Sarah HUTTON (eds.), *New Perspectives on Renaissance Thought, Essays in the History of Science, Education and Philosophy: In Memory of Charles B. Schmitt*, Londres, Duckworth, 1990, p. 177-189 ; Peter R. DEAR, *Discipline and Experience: The Mathematical Way in the Scientific Revolution*, Chicago, University of Chicago Press, 1995, p. 159-161 ; Stephen PUMFREY, *Latitude and the Magnetic Earth*, Duxford, Icon Books, 2002.

monde. Est-ce la même démarche qu'il adopte avec l'atomisme ? L'atomisme de Digby n'est-il qu'une modélisation de la nature ? Il semblerait que, lors de ses incursions dans la philosophie de la nature, il ne soit pas à la recherche de ce qui compose réellement le monde, mais de ce qui permet de le rendre intelligible.

Il importe moins de savoir si ce que nous appelons corps ou point immuable l'est vraiment, que de savoir qu'il le semble à l'humanité. Du fait que l'homme parle des choses en fonction des notions qu'il s'en fait dans son esprit (le discours n'étant autre que l'expression des images qu'il entretient en lui-même à un autre homme) et ses notions étant formées à partir de l'apparence des choses, il doit nécessairement se constituer les mêmes notions, que les choses soient véritablement ainsi en soi, ou qu'elles ne le soient qu'en apparence, quand cette apparence ou cet aspect sont toujours constamment les mêmes<sup>1</sup>.

De cette citation, on peut inférer que le critère de validité appliqué par le chevalier aux notions humaines est axé sur la cohérence davantage que sur l'adéquation avec le réel. L'apparence, si elle est stable et durable, suffit à fonder une théorie, c'est là l'un des principes de sa logique qui sera analysée dans la deuxième partie de ce travail. Digby se fonde en effet en partie sur l'expérience sensible pour établir l'hypothèse des atomes : si leur petitesse exclut généralement que leurs chocs soient perceptibles, l'homme les ressent tout de même lorsqu'il fait par exemple l'expérience de la chaleur ou du froid, qui est provoquée par les atomes<sup>2</sup>. Le raisonnement a été composé sur un folio plié ajouté au manuscrit, signe qu'il constitue sans doute une réponse tardive aux détracteurs de son atomisme. L'argument paraît circulaire, mais il est doublé d'une réelle croyance que les atomes sont à la portée des sens : en témoigne un passage sur le précepteur qui, malgré sa cécité, instruit les fils du chevalier et affirme pouvoir sentir les atomes qui agitent l'atmosphère<sup>3</sup>. Les apparences sensibles sont ainsi à l'origine de l'atomisme du chevalier. L'atomisme de Digby est avant tout épistémique, il fonde la possibilité de la connaissance et se révèle cohérent avec les apparences.

Il demeure difficile de juger l'adhésion réelle du chevalier Digby à l'atomisme, dans la mesure où il subsiste des preuves qu'il s'en sert comme modèle explicatif potentiellement dissocié du réel. Des considérations épistémologiques laissent penser que Digby n'envisageait pas nécessairement que le monde qu'il décrivait se comportait réellement ainsi, mais il estimait que son système résumait efficacement les processus

---

<sup>1</sup> « To which purpose, it importeth not whether these, that we call immoovable bodies and pointes, be truly so, or do but seeme so to mankinde. For man talking of thinges according to the notions he frameth of them in his minde, (speech, being nothing else but an expression to an other man, of the images he hath within himselfe) and his notions being made according to the seeming of the thinges; he must needes make the same notions, whether the thinges be truly so in themselves, or but seeme to be so, when that seeming or appearance is alwayes constantly the same. » Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 34.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 96 ; *Two Treatises*, *op. cit.*, Ms. vol. I, f. 133r-136v.

<sup>3</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 274.

physiques. Caleb Mason abonde dans ce sens lorsqu'il décrit l'atomisme de Digby en termes d'impératifs sémantiques qui indiquent quel type de langage peut être employé dans le discours scientifique, et non comme système théorique dont certaines règles, qui valident ou invalident des propositions sur le monde physique, peuvent être déduites<sup>1</sup>. De fait, le chevalier adopte un atomisme particulièrement flexible qui sert à décrire le monde et à l'expliquer à partir d'observations concrètes, mais qui ne s'offre pas comme règle dogmatique ferme. Tout phénomène physique peut être expliqué par l'atomisme digbéen qui brille par son adaptabilité. L'auteur, à dessein, refuse d'ébaucher un système qui interdise certains phénomènes. Si considérer l'atomisme de Digby comme la simple adoption d'un langage spécifique paraît excessif, il est vrai que l'usage de ce système ressortit davantage à la modélisation du réel qu'à sa description.

Destiné à rendre le réel intelligible, l'atomisme répond aussi à un désir prononcé de mettre le monde en ordre. Cohérence interne et symétrie deviennent ainsi les maîtres mots d'une pensée qui cherche le sens et l'organisation d'un univers dont la complexité semble défier la raison. La quête de l'ordre est prépondérante dans l'œuvre de Digby : « la symétrie de l'ensemble et la cohérence nécessaire des parties importent au plus haut point aux hommes de prudence et de discernement<sup>2</sup> ». Ce désir de symétrie et d'harmonie se trouve comblé par les atomes : le même processus physique permet d'expliquer des phénomènes disparates allant de la gravité à la sensation de froid, de la prise de conscience d'un ressenti au développement de l'embryon animal. Dans ce contexte, l'analogie entre microcosme et macrocosme trouve une explication raisonnée. Les lois qui régissent les astres sont les mêmes qui gouvernent les mouvements terrestres<sup>3</sup>. « L'homme est un petit monde, une réplique exacte du grand monde, et de Dieu lui-même<sup>4</sup> » ; l'homme fait à l'image de Dieu s'interprète ainsi dans le sillage de cette célèbre analogie. L'homme est un véritable « abrégé du grand univers<sup>5</sup> ». La démarche de Digby, dans son ensemble, est caractérisée par la recherche de condensés, d'esquisses qui mettent l'infini à la portée de l'entendement, qu'il trouve dans la théorie atomiste

---

<sup>1</sup> Caleb MASON, *Conciliatory Eclecticism and the Philosophy of Kenelm Digby*, *op. cit.*, p. 126-138.

<sup>2</sup> « The symmetry of the whole, and the due cohoerence of the partes, are of great weight with prudent and solide men. »

Kenelm DIGBY, *A Discourse Concerning Infallibility*, *op. cit.*, p. 8.

<sup>3</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 127.

<sup>4</sup> « Man is a little world, an exact type of the great world, and of God himself. » Kenelm DIGBY, *Observations on the 22. Stanza in the 9<sup>th</sup> Canto of the 2<sup>d</sup> Book of Spencers Faery Queen Full of Excellent Notions Concerning the Frame of Man, and His Rationall Soul*, Londres, 1644, p. 10.

<sup>5</sup> Kenelm DIGBY, « Discours académique, 'Si la verité n'estoit interessée' », Middleton Papers, vol. XLIV, Add. Mss. 41 846, f. 147v.

pour expliquer l'univers, mais aussi dans certaines métaphores pour illuminer le fonctionnement de l'homme.

Le choix que fait Digby de l'atomisme est donc sans doute davantage dicté par le besoin d'un certain systématisme dans l'explication du réel. De fait, conformément à son souhait de réduire l'ensemble du monde connaissable à de petites unités, l'atome remplit parfaitement sa dimension épistémique. En outre, il permet d'analyser de la même façon le matériel et l'immatériel – ou plutôt, de déplacer la ligne ténue qui sépare ces deux sphères. Pour Digby, tout ce qui peut s'expliquer par les interactions entre atomes ressortit au champ matériel et corporel, et inclut donc certains processus cognitifs comme je tenterai de l'analyser dans la deuxième partie de cette étude. En revanche, tout ce qui ne peut se réduire à un fonctionnement d'atomes incombe au domaine spirituel. L'atomisme est ainsi l'instance qui donne corps au dualisme de Digby.

L'une des caractéristiques du système digbéen se situe dans son aspect englobant. La théorie corpusculaire de Digby s'inscrit en effet dans la lignée de l'atomisme théologique tel qu'il est décrit par Léopold Mabillean. Ce dernier distingue l'atomisme physique, qui est un moyen de systématisation scientifique, de sa contrepartie métaphysique, qui constitue un essai d'explication total. Dieu étant l'unique principe de cet ensemble, on peut appliquer avec profit cette dernière catégorie au mécanisme de Digby<sup>1</sup>. De fait, le choix même de ce système physique est dicté par la nécessité de prouver l'existence de Dieu, comme Digby le décrit à Mersenne :

Quant à l'existence de Dieu, mon principal fondement est ce que vous touchez, qu'il est impossible que les choses matérielles aient été *ab aeterno*, que vous dites ne sembler point nécessaire. Car si elles ont été *ab aeterno*, il y a eu mouvement *ab aeterno* ; ce que je démontrerai impossible. Et s'il n'a pas été, il est nécessaire qu'il y ait eu quelque existence *ab aeterno*, qui luy ait donné son commencement. Et cela étant conclu, par l'éternité et la nature d'existence simple, j'infererai toutes autres perfections.

Digby ne tente pas d'expliquer Dieu ni les instances divines au moyen des atomes, mais plutôt en négatif par rapport à ceux-ci. Les atomes n'étant pas éternels, ils montrent en filigrane ce que sont les natures spirituelles. Dans une lettre antérieure au moins, il déclare qu'une fois accomplie la démonstration de l'immortalité de l'âme, ayant examiné les opérations de l'âme dans le corps, il pourra démontrer l'existence de Dieu, ce qui « sera plus court et moins pénible<sup>2</sup> ». Ce second volet de la démonstration ne vit jamais le

---

<sup>1</sup> Léopold MABILLEAU, *Histoire de la philosophie atomistique*, op. cit., p. 399-400, 428-435.

<sup>2</sup> Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à Marin Mersenne 'La semaine passée je vous ay envoyé' », Londres, 24 février 1640.

jour, et aucune mention n'en est faite dans le reste de la correspondance de Digby. Cependant, l'intention est probablement réelle et Digby promeut par son traité des corps la possibilité d'un atomisme chrétien, à condition bien sûr que cet atomisme ne soit pas inspiré de Démocrite, mais bien, paradoxalement, d'Aristote.

Autre argument de taille en faveur de son système, l'atomisme est précisément ce qui permet à Digby de revaloriser Aristote. En effet, le Stagirite, dénigré par son association avec la philosophie scolastique, mérite d'être reconsidéré, si l'on en croit le chevalier. De fait, ce dernier maintient les principes fondamentaux de la physique aristotélicienne : refus du vide, mouvement provoqué par contact direct, permanence des quatre éléments ou encore analyse du monde en termes de substance et d'accident. Il ne se lasse pas, au cours d'un long passage qu'il ajoute peu avant la publication, de vanter les mérites du penseur grec et de fustiger ses prétendus disciples, « sectaires » véritables qui n'hésitent pas à inventer à partir des mots du maître, « ou plutôt de leur ignorance de ceux-ci », des modèles qu'il n'aurait jamais imaginés, et « à l'appui de leurs thèses ils citent le Stagirite à l'instar des hérétiques qui citent les Écritures en défense de leurs dires<sup>1</sup> ». La doctrine des qualités est évidemment ici incriminée et constitue la preuve ultime que le travail du philosophe a été détourné. La référence à la Réforme n'est pas anodine et souligne combien philosophie de la nature et dogmes théologiques vont de pair, que l'un et l'autre s'étaient mutuellement. La remarque est ouvertement polémique, mais ne semble pas lui avoir attiré l'ire d'un public protestant, puisqu'aucun de ses détracteurs ne la relève. Digby détaille le processus qu'a subi la doctrine des qualités : à l'origine, la nature apprend aux hommes à distinguer les corps entre eux en fonction de leurs qualités, et ces dernières pouvaient être classées en fonction de leurs applications entre habitus et puissances. Aristote rangeait la beauté et la santé du côté des habitus, et la force et l'agilité, du côté des puissances<sup>2</sup>. Les qualités du Grec correspondent à la disposition spécifique des parties qui caractérisaient un corps donné et que l'on ne

---

<sup>1</sup> « À ce sujet, je pense qu'il est opportun de dire un mot sur la façon dont les sectaires ou plutôt ceux qui prétendent suivre Aristote (car en vérité, ils ne le suivent pas), ont introduit un modèle de doctrine (ou plutôt d'ignorance) dont il n'aurait même pas rêvé, à partir de ses mots ; ils brandissent ses textes pour confirmer leurs dires, comme les hérétiques le font avec les Écritures pour prouver leurs assertions. » « Upon this occasion, I thinke it not amisse to touch, how the latter sectatours, or rather pretendes of Aristotle, (for truly they have not his way) have introduced a modell of doctrine (or rather of ignorance) out of his wordes, which he never so much as dreamed of; howbeit they alleage textes out of him to confirme what they say, as Heretikes do out of scripture to proove their assertions. » Le passage est entièrement absent de la version manuscrite de l'ouvrage. Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 344.

<sup>2</sup> Il s'agit là de l'interprétation digbéenne de la pensée d'Aristote. La distinction entre puissance et habitus se comprend souvent, de façon schématique, en comparaison avec l'inné et l'acquis. Francis GOYET, « Prudence et 'Panurgie' », in Ullrich LANGER (ed.), *Au-delà de la Poétique : Aristote et la littérature de la Renaissance*, Paris, Librairie Droz, 2002, p. 14-18.

pouvait trouver dans aucune autre entité<sup>1</sup>. Ses fidèles, quelques siècles plus tard, employèrent ces catégories à leurs propres fins, par facilité, et les réifièrent. Or, ces termes ne permettent pas d'expliquer la nature. « Toute la doctrine des qualitez est fort mal fondée et mal entretenue, et n'est qu'une eschapatatoire pour l'ignorance de ceux qui prétendent n'ignorer rien », explique le chevalier à Mersenne, de « tous les volumes des philosophes modernes vulgaires, qui se croient bien subtils et profonds quand ils bastissent et *texunt* des toiles de [sic] araignées sur des termes qu'ils n'entendent point et qui, en effet, ne signifient rien<sup>2</sup> ». Les qualités sont des cache-misères pour des philosophes arrogants qui ont provoqué la grave crise qui secoue la philosophie moderne, le scepticisme, « la croyance qu'on ne peut rien trouver de certain en matieres physiques<sup>3</sup> ». Le combat contre le scepticisme, évoqué en détail plus bas, était aussi mené par Marin Mersenne qui souligne dans son ouvrage *La vérité des sciences* que la pensée d'Aristote, ne doit pas être embrassée parce qu'elle émane du Stagirite, mais bien parce que « nous n'en trouvons point de plus véritable », et que la raison existe et ne doit pas être supplantée par de fallacieux paradoxes<sup>4</sup>.

Les définitions les plus simples des corps sont ainsi devenues confuses<sup>5</sup>. Au lieu de montrer la dépendance de certaines qualités comme la chaleur ou le froid sur les corps, en montrant par exemple comment elles surgissent de l'agencement spécifique de certaines parties, les philosophes scolastiques en ont fait une entité particulière, indépendante, dont on ne peut dire quoi que ce soit. Au bout du compte, la doctrine des qualités est devenue une servante docile qui se plie à tous les désirs des savants qui, pour chaque mystère, inventent une nouvelle qualité. Pour Digby, ces qualités n'ont pas plus de sens que les inventions juvéniles latinisantes de l'écolier dont il raconte la plaisante anecdote :

Quand il s'en revint de chez ses amis, il s'entendit demander par son père, quel est le terme latin pour pain ? Il répondit *painibus*. Et pour bière ? *bièribus*. Et ainsi à toutes les autres choses qu'il lui demandait, il ajoutait simplement une terminaison en *-bus* à chacun des mots anglais. Son père, bien qu'ignorant le latin, s'en rendit compte rapidement et comprit que les mystères que son fils avait appris ne méritaient pas le coût de son maintien à l'école. Il le pria

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 345.

<sup>2</sup> Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à Marin Mersenne 'La semaine passée je vous ay envoyé' », *op. cit.*

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Marin MERSENNE, *La vérité des sciences contre les sceptiques ou Pyrrhoniens*, Paris, Honoré Champion, 2003, p. 109 ; Jean-Pierre DESCHEPPER, « Marin Mersenne, *La vérité des sciences contre les septiques ou Pyrrhoniens* », *Revue Philosophique de Louvain*, vol. LXXV, n° 27, 1977, p. 496-498.

<sup>5</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 352.

immédiatement d'enlever son *pantalonibus* et ses *chaussuribus* et de s'atteler à son bon vieux travail de gâcheur de *mortieribus*<sup>1</sup>.

Les philosophes scolastiques se comportent comme l'écolier, ils inventent des termes pour masquer leur ignorance et tenter d'expliquer le monde. Digby leur reproche deux choses : d'une part, la doctrine des qualités ainsi conçue n'explique rien et ne fait que paraphraser une description simple de la réalité, et, d'autre part, elle fait croire à l'existence d'une myriade de petites entités, séparées par nature de la substance à laquelle elles appartiennent, indifférentes aux autres substances, et étant toujours à l'origine des mêmes effets<sup>2</sup>. De même, les Écoles n'enseignent pas ce qui est nécessaire pour soigner, Hippocrate et Galien<sup>3</sup> ne prennent le malade en compte que partiellement. Dans une lettre de 1642, c'est un Digby confiné à Winchester House, malade, persuadé que la médecine de son temps n'a pas de cure pour son mal, qui vante par contraste le savoir-faire des médecins d'une autre époque, tel Erasistrate, l'un des fondateurs de l'école de médecine à Alexandrie, celui-là même qui diagnostiqua l'origine de la fièvre qui consumait le prince héritier Antiochus, la passion pour sa belle-mère Stratonice<sup>4</sup>. L'exemple surprend, et pourtant il est révélateur de l'approche holiste de Digby : expliquer l'être humain implique de prendre en compte toutes ses dimensions, parmi lesquelles se trouve l'aspect affectif ; rendre compte du monde impose d'en aborder tous les aspects, y compris la dimension spirituelle. La philosophie scolastique, par son approche parcellaire et fragmentée, a fini par celer l'unité du monde au bénéfice de considérations lacunaires et oiseuses. Si le chevalier s'inscrit en plein dans le mouvement de la Renaissance qui dénigrait à loisir la science de l'époque précédente et qualifiait d'obscur l'Âge Moyen, perçu comme une transition négligeable vers l'humanisme qui redora le blason de la philosophie, son travail n'en porte pas moins le souci indéniable de rendre intelligible le monde et de le mettre à la portée de tout honnête homme. L'atomisme l'emporte chez lui sur la doctrine des qualités grâce à sa vertu épistémologique, et non par sa plus grande adéquation au réel.

---

<sup>1</sup> « When he came home to see his frendes, being asked by his father, what was latine for bread? answered *breadibus*; and for beere? *beeribus*; and the like of all other things he asked him, adding only a termination in *Bus*, to the plaine English word of every one of them: which his father perceiving and (though ignorant of Latine) yet presently apprehending, that the mysteries his sonne had learned, deserved not the expence of keeping him at schoole, bad him immediately putt of his *hosibus* and *shoosibus*, and fall to his old trade of treading *Mortieribus*. » Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 345.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 344.

<sup>3</sup> Claude Galien (131-201) étudia la médecine à Pergame puis à Alexandrie, et il pratiqua ensuite la médecine à Rome. On considère qu'il est le père de la médecine expérimentale et ses ouvrages constituèrent la base des connaissances médicales des siècles qui suivirent. Jacqueline BROSSOLLET, « Galien Claude (131 env.-env. 201) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 26 novembre 2016. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/claude-galien/>.

<sup>4</sup> Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à un ami, 'I am sorry I can not returne' », s.l., [1642-1643], f. 63.

La critique de Digby concerne tous les dogmatismes : elle fustige, comme beaucoup d'autres à la même époque, la dévotion aveugle d'un auteur dont on oublie trop facilement qu'il est humain, et donc enclin à l'erreur<sup>1</sup>. Le chevalier rappelle que les philosophes péripatéticiens et thomistes ne se sont pas privés de diverger sur tel ou tel point de la doctrine d'Aristote, il ne faut donc pas se scandaliser de certaines libertés prises avec les écrits antiques<sup>2</sup>. S'éloigner un peu des interprétations conventionnelles du père de la philosophie permet à Sir Kenelm de revendiquer l'adhésion à un aristotélisme plus pur. Peut-être le chevalier rappelle-t-il aussi son attachement à Aristote afin de contrer les critiques que lui font certains aristotéliens comme Ross, Leyburn ou John Ponce et, plus généralement, ceux qui lui reprochent son catholicisme hétérodoxe<sup>3</sup>. Il se flatte de suivre le Stagirite dans son principe le plus élémentaire : « il nous a lui-même par ses mots et par son exemple, exhortés à quitter les sentiers battus par nos ancêtres quand la vérité nous menait ailleurs », et, fort de cette caution philosophique, il s'engage dans une lecture personnelle et atomiste du Grec<sup>4</sup>. Puisque, comme souvent avec Digby, l'origine de l'erreur historique est langagière, il lui faut d'abord redéfinir les termes du Stagirite : ainsi, dans *Génération et corruption*, l'auteur indique que tous les corps mixtes sont faits de *minima*, que Digby renomme *atomes*. Dans la pensée aristotélienne, l'ensemble des qualités naturelles qui découlent de la composition des éléments est façonné sur la base de parties minimales, c'est-à-dire sur les atomes correspondant aux quatre éléments chez Digby<sup>5</sup>. Les *minima naturalia* ont traditionnellement des vertus plus chimiques, mais Digby en fait une interprétation plutôt mécanique qui correspond à un aristotélisme corpusculaire, imaginé au XVI<sup>e</sup> siècle par Pomponazzi<sup>6</sup>, qui attire encore de nombreux disciples au siècle suivant comme Julius Scaliger<sup>7</sup>. D'une façon générale, dans

---

<sup>1</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 343.

<sup>2</sup> Sarah HUTTON, *British Philosophy in the Seventeenth Century*, Oxford, Oxford University Press Oxford, 2015, p. 83-85.

<sup>3</sup> George Leyburn (1600-1677), prêtre catholique romain, fut chapelain de la reine Henriette-Marie et joua un rôle actif au sein du chapitre qui dirigeait l'Église catholique anglaise, au sein duquel il s'opposa de façon virulente à White. John Ponce (1599-1672), théologien irlandais, rejoignit l'ordre franciscain à un jeune âge et s'opposa aux thèses de Digby sur l'infaillibilité dans une lettre conservée à la British Library (Add. Mss. 41 846, f. 67-73).

<sup>4</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 343. Cette attitude était courante à l'époque, Cristina MERCER, « The Vitality and Importance of Early Modern Aristotelianism », in Tom SORELL (ed.), *The Rise of Modern Philosophy: The Tension Between the New and Traditional Philosophies from Machiavelli to Leibniz*, Oxford, Clarendon Press, 1993, p. 33-65.

<sup>5</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 343.

<sup>6</sup> Pietro Pomponazzi (1462-1525), philosophe italien, influença le courant de pensée rationaliste qui s'affirmait à la Renaissance. Il enseigna la philosophie à Padoue puis à Bologne, et son ouvrage *De immortalitate animae*, défend l'inséparabilité de l'âme et du corps et par conséquent, la nécessaire mortalité de la première. Adelin C. FIORATO, « Pomponazzi Pietro (1462-1525) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 30 décembre 2015. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/pietro-pomponazzi/>.

<sup>7</sup> Julius Caesar Scaliger (1484-1558), érudit italien installé à Agen, est resté célèbre pour ses querelles avec Erasme. Sa grande œuvre, *Poétique en sept livres*, se divise en deux parties, l'une dogmatique qui promeut Aristote, l'autre critique

le cas des *minima*, mais aussi d'autres notions, Digby se réapproprie les termes aristotéliens et leur attribue une définition propre, ce qui lui permet de définir son « aristotélisme atomiste »<sup>1</sup>.

Le système de Digby est donc profondément éclectique : non seulement mêle-t-il l'atomisme à l'aristotélisme, mais il prône de surcroît une esthétique néoplatonicienne, un idéal stoïcien, et une synthèse alchimique comme je tenterai de le montrer dans les chapitres prochains. Il justifie sa propre approche éclectique et sa lecture atomiste d'Aristote, excipant des exemples d'Hippocrate et de Galien, de Démocrite et du pseudo Geber<sup>2</sup> :

tous les philosophes font ainsi, qu'ils soient des commentateurs d'Aristote antiques ou des chercheurs modernes qui s'intéressent aux phénomènes naturels de manière raisonnée et compréhensible, ainsi que quiconque qui se donnera la peine de les étudier observera facilement<sup>3</sup>.

Il poursuit le passage en justifiant certaines libertés prises avec le texte d'Aristote, s'autorisant du précédent créé, avance-t-il, par l'ensemble des philosophes qui mêlent à leurs commentaires leur « propre jugement », et objectent à leurs prédécesseurs certaines interprétations. Le chevalier s'inscrit dans une longue tradition d'éclectisme aristotélien, il participe aux deux courants décrits par Charles Schmitt, puisqu'il n'hésite pas à puiser l'inspiration à des sources aussi variées que l'alchimie, l'observation empirique ou les œuvres littéraires classiques, mais il intègre aussi à son raisonnement les dernières découvertes expérimentales ou théoriques, qu'elles soient ou non fondées sur les principes aristotéliens<sup>4</sup>. À l'instar de Descartes, Bacon, Galilée, Froidmont, ou Morin, Digby estime qu'il pourra atteindre la vérité en empruntant à diverses traditions philosophiques les éléments de sagesse qu'elles détiennent, plutôt que par adhésion

---

qui envisage des compromissions. Christoph LÜTHY, « An Aristotelian Watchdog as Avant-Garde Physicist: Julius Caesar Scaliger », *Monist*, vol. LXXXIV, n° 4, 2001, p. 542-561.

<sup>1</sup> La démarche de Digby, pour hétérodoxe qu'elle soit, n'est pas unique : il existe un courant de pensée, à son époque, qui adapte l'aristotélisme aux théories mécanistes. Cees LEIJENHORST, *The Mechanisation of Aristotelianism: The Late Aristotelian Setting of Thomas Hobbes' Natural Philosophy*, Leiden, Brill, 2002 ; Cees LEIJENHORST, Christoph LÜTHY et Johannes M. THIJSEN, *The Dynamics of Aristotelian Natural Philosophy from Antiquity to the Seventeenth Century*, 2002.

<sup>2</sup> Geber, aussi connu sous le nom de Abu 'Abd Allah Jābir ibn Hayyān al-Sufi, donna à l'alchimie sa grande renommée au Moyen-Âge, mais il subsiste de nombreuses incertitudes dans l'attribution de ses œuvres. René ALLEAU, « Alchimie », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 26 novembre 2016. URL : <http://www.universalis-edu.com/encyclopedie/alchimie/>.

<sup>3</sup> « The same do all naturall Philosophers, eyther auncient commentatours of Aristotle, or else moderne inquirers into naturall effects, in a sensible and understandable way: as who will take the paines to looke into them, will easily perceive. » Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, op. cit., p. 343-344 ; Jean-Claude MARGOLIN et Sylvain MATTON, *Alchimie et philosophie à la Renaissance : actes du colloque international de Tours (4-7 décembre 1991)*, Paris, J. Vrin, 1993, p. 72-73.

<sup>4</sup> Charles SCHMITT, *Aristotle and the Renaissance*, Cambridge, Harvard University Press, 1983, p. 92.

dogmatique à un système susceptible d'ériger son auteur en absolu<sup>1</sup>. Le choix de l'aristotélisme corpusculaire répond au besoin de réhabiliter la métaphysique aristotélicienne – nécessaire du seul fait qu'elle vise à prouver l'immortalité de l'âme – ainsi qu'au désir de proposer une méthode qui fasse valoir l'unité et la conciliation plutôt que la dispute et la dissension. Au cœur de cette approche, on retrouve le désir pressant de Digby de promouvoir l'unité sociale et politique dans un contexte de polémiques et de discordes.

### **1.C.2. Le paradoxe de la matière : entre passivité et activité**

Si Digby n'entre pas dans la catégorie des philosophes aristotéliens à strictement parler, il n'est pas certain que son système s'avère radicalement mécaniste non plus. Le statut réel de la matière et de l'extension dans son approche va permettre, une fois analysé, de donner une indication quant à son degré d'adhésion au mécanisme. La question est sujette à débats pour la bonne raison que, en filigrane, se profile le rôle de Dieu dans la nature. Or, les apports de la nouvelle philosophie sont inégalement assimilés à la théorie du chevalier ; le mécanisme exige en effet que la matière soit entièrement passive, mue conjointement par un principe divin et la volonté humaine. Digby se plie à ce dessein général lorsqu'il attribue tout effet physique au mouvement provoqué par les atomes de lumière qui jaillissent du Soleil, qui tient lieu de cause première et originelle et symbolise, de façon traditionnelle, la figure de Dieu. Lorsque Digby commence à exposer le mouvement chez les êtres vivants, il se fait fort d'explicitier la concaténation des effets à partir des principes évoqués ci-dessus et de ne pas détailler l'ensemble pour chaque phénomène. Il ajoute qu'il ne se tiendra pas exactement au déroulement de chaque processus causal<sup>2</sup>. L'argument général est résumé à la même page :

Maintenant que nous avons expliqué la nature des mouvements par lesquels les corps se font et se décomposent, et au sein desquels ils doivent être considérés principalement comme passifs, tandis qu'un agent extérieur exerce son influence et provoque de tels changements [...], nous allons passer en revue les mouvements de ces corps qui semblent des agents plutôt que des patients et qui contiennent en leur sein le principe de leur propre mouvement<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Caleb MASON, *Conciliatory Eclecticism and the Philosophy of Kenelm Digby*, *op. cit.*, p. 173-175 ; Charles SCHMITT, *Aristotle and the Renaissance*, *op. cit.* ; Charles SCHMITT, *John Case and Aristotelianism in Renaissance England*, Kingston, McGill Queens University Press, 1983 ; Margaret OSLER, « Fortune, Fate, and Divination », *art. cit.* ; J. J. MACINTOSH, « Robert Boyle on Epicurean atheism and atomism », *art. cit.* ; Dennis DES CHENE, *Physiologia : Natural Philosophy in Late Aristotelian and Cartesian Thought*, Ithaca, Cornell University Press, 1996 ; Donald R. KELLEY, « Eclecticism and the History of Ideas », *Journal of the History of Ideas*, vol. LXII, n° 4, 2001, p. 577-592.

<sup>2</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 204.

<sup>3</sup> « The next thing we are to employ ourselves about, now that we have explicated the natures of those motions by means whereof bodies are made and destroyed; and in which they are to be considered chiefly as passive, whiles some exterior agent working upon them causeth such alterations in them, and bringeth them to such passe as wee see in the changes that are dayly wrought among substances; is, to take a survey of those motions which some bodies have,

Il y a donc un mystère à élucider, un énigmatique paradoxe qui fait que certains corps semblent se soustraire à la règle générale de passivité de la matière – jusqu'à présent scrupuleusement respectée par l'auteur – et afficher des vellétés d'activité propre. Il s'agit bien évidemment des entités vivantes. Une première explication réside dans le fait que les éléments composant le corps sont si petits que ce dernier paraît faussement homogène, et ces parties ont une action les unes sur les autres. Le pivot de cette citation réside cependant dans le mot « principalement » (*chiefly*) qui ne marque pas l'absolue nécessité, mais la vérité générale. Digby applique au mécanisme le même principe fondateur de son propre atomisme : il doit être flexible et pouvoir souffrir un certain nombre d'exceptions qui n'invalident pas son principe général. Dès lors, le maître mot de la nature digbéenne devient la plasticité, la polyvalence qui, poussée à son extrême, engendre une espèce de monstruosité baroque qui finit par démentir la systématisme apparente d'une doctrine attachée en surface à l'harmonie, à la symétrie et à l'ordre.

De fait, au fil des pages de *Deux traités*, la tentation d'attribuer un certain niveau d'activité aux particules de la matière est récurrente. La nature est présentée comme une force de volonté et de désir qui s'exprime parfois par le biais de particules actives. Elle est aussi pourvue d'intentionnalité : « l'intention de la nature dans toutes les opérations de l'aimant est de marier les corps attirés et attirants<sup>1</sup> ». Le passage du participe passé au participe présent souligne que la nature confère la possibilité de l'action à ses éléments divers – elle tient ici la place de Dieu. Alors que Digby cherche par ailleurs à retirer le Verbe et les instances spirituelles de la matière physique, en dehors de leur acte liminaire de création, il réintroduit subrepticement la divinité sous le nom de « nature » ce qui a pour effet de nuancer son dualisme.

À plusieurs reprises, Digby manque d'accorder aux particules élémentaires une dimension active et même morale. Ainsi, au cours d'une digression sur le Créateur, Digby note que ce dernier a prescrit aux astres « les mouvements divers desquels ils *n'oseraient* dévier en quelque circonstance que ce fût », avant de biffer le verbe pour inscrire le plus modéré « ne pourraient<sup>2</sup> ». Les termes que Digby emploie pour parler des atomes

---

wherein they seeme to be not so much patients as agents; and do containe with in themselves the principle of their owne motion; and have no relation to any outward object, more then to stirre up that principle of motion, and sett it on worke. » *Ibid.*

<sup>1</sup> « The intention of the nature in all the operations of the loadestone, is to make an union betwixt the attractive and the attracted bodies. » *Ibid.*, p. 192.

<sup>2</sup> [Mes italiques] « The various motions they ~~dare~~ may not swarve from in the least circumstance. » Kenelm DIGBY, *Two Treatises, op. cit.*, Ms. vol. II, f. 42r.

mouvants sont éloquentes : « les usurpateurs étrangers », « les assiégeants », « les émissaires actifs », « les sergents et ouvriers invisibles » ou encore « les agents<sup>1</sup> ». Les atomes digbéens ont une forte propension à l'anthropomorphisme et de là à leur accorder le libre arbitre, il n'y a qu'un pas. L'exemple le plus frappant se trouve dans un passage décrivant la conception animale. À l'aide d'une couveuse artificielle, Digby ouvre des œufs fécondés à différents stades de leur développement afin d'observer les membres qui se forment<sup>2</sup>. Comme le souligne Eve Keller, le lecteur est renforcé dans son rôle de témoin par diverses prises à partie ainsi que par l'emploi de la deuxième personne du singulier, « si vous le voulez bien », « vous le verrez », « vous commencerez sous peu à discerner les yeux<sup>3</sup> ». Mais, peu à peu, un autre sujet émerge : le poussin à naître qui « en vient rapidement à emplir l'ensemble de la coquille et transforme la substance de l'œuf en parties de son corps. Puis, lassé d'une habitation si étroite, il rompt sa prison et une poule parfaitement formée surgit<sup>4</sup> ». Pour un philosophe qui par ailleurs s'oppose rigoureusement à ce que les animaux soient dotés de raison, son attribution d'une ébauche de volonté au poussin est paradoxale. Eve Keller suggère que face au besoin d'expliquer qu'un être doué de volonté soit issu d'un processus purement mécanique, la rhétorique s'arroge alors le pouvoir que la théorie ne peut conférer : elle accorde la subjectivité. Ainsi, le poussin, d'une substance agie, devient acteur de son développement. Ailleurs, le chevalier dépeint la germination du haricot en des termes similaires : « la peau qui enveloppe et contient la substance du haricot, ne peut que se fendre et se déchirer afin de laisser au corps enflé qui s'arroge l'espace nécessaire le passage et la liberté de se dilater<sup>5</sup> ». La substance devient ainsi sujet. Cette vision téléologique met en valeur les moyens que possèdent ces entités pour parvenir à une fin déterminée, mais elle permet aussi d'accorder une activité et une volonté aux poussins et aux haricots que le mécanisme, d'ordinaire, refuse à ses objets d'étude.

L'inclusion de la matière active dans une théorie à dominante mécaniste ne fait pas figure d'exception au XVII<sup>e</sup> siècle, tant s'en faut. Antonio Clericuzio fait une

---

<sup>1</sup> « The usurping strangers », « the besieging atoms », « the active emissaries », « the invisible serjeants and workmen », « the Agents », *ibid.*, p. 138, 139.

<sup>2</sup> Cette méthode était courante en son temps, et Nathaniel Highmore avait entrepris des observations similaires.

<sup>3</sup> « If you please », « you will see it », « you will ere long beginne to discerne eyes », *ibid.*, p. 220-221.

<sup>4</sup> « This little creature soone filleth the shell, by converting into severall partes of itself all the substance of the egge. And then growing weary of so straight an habitation, it breaketh prison, and cometh out, a perfectly formed chicken. » *Ibid.*, p. 221 ; Eve KELLER, « Embryonic Individuals: The Rhetoric of Seventeenth-Century Embryology and the Construction of Early-Modern Identity », *Eighteenth-Century Studies*, vol. XXXIII, n° 3, 2000, p. 300-334.

<sup>5</sup> « The skin which wrappeth up and containeth the substance of the Bean, must needs crack and tear to afford way and liberty to the dilatation of the swelled body: which having thus obtained room for it self to perform such actions as in those circumstances are naturall and necessary to it. » Kenelm DIGBY, *The Vegetation of Plants*, *op. cit.*, p. 10.

typologie des degrés d'activité dans les diverses philosophies de la nature, et il distingue les atomistes en fonction de l'origine qu'ils attribuent au mouvement : d'une part, ceux comme Sennert, qui soutiennent que la matière est entièrement inerte, mais que Dieu a accordé à certains petits corps la vertu d'un pouvoir créateur ; d'autre part, ceux qui, à l'instar de Descartes et Huygens, postulent que la matière inanimée est mue par les impacts de corpuscules n'ayant que des propriétés mécaniques (leur taille et leur forme) ; et enfin ceux qui, à l'exemple de Gassendi et Charleton, pensent que la matière est active et que les atomes sont dotés de mouvement depuis le commencement<sup>1</sup>. Digby semble occuper une niche proche des idées de Descartes sur l'étendue : les interactions des atomes dans son système provoquent en effet l'ensemble des phénomènes, mais l'origine du mouvement des atomes se trouve dans le Soleil qui, par son immensité, concentre et magnifie les propriétés volatiles du feu. Si Descartes n'est pas atomiste, il avance cependant une définition de l'étendue comme infiniment divisible qui rend possible l'atomisme de Digby. Ce fonctionnement semble le pendant de l'hypothèse copernicienne – jamais ouvertement évoquée par Digby – puisqu'il place le Soleil au centre de tous les mouvements de la Terre. L'héliocentrisme, souvent associé au baroque<sup>2</sup>, revêt une forme atomiste chez le chevalier.

Lorsqu'il accorde ainsi un certain degré d'activité à la matière, Digby est-il trahi par sa rhétorique ? Ses mots dépassent-ils le sens qu'il veut véhiculer ? Au contraire, cette transition d'une matière passive vers des éléments actifs, au lieu d'être l'expression d'un malaise dans la gestion de l'activité, est peut-être la véritable métamorphose baroque : à l'inverse de la transformation lapidaire de Daphné, Digby tente de figer le moment imperceptible où ce qui n'est que matière inerte prend souffle et forme, où le minéral revêt une vie nouvelle qui n'est pas nécessairement spirituelle. À défaut de saisir le moment dans la pierre, il le traduit par des mots dont la dimension plastique permet toutes les mues. Ainsi, Digby opte toujours pour l'interprétation du monde qui favorise la plus grande malléabilité, comme on le voit dans son choix de l'éclectisme et son refus du dogmatisme, dans son adoption d'un atomisme flexible pour remplacer les qualités figées,

---

<sup>1</sup> Daniel Sennert (1572-1637), professeur de médecine allemand, est célèbre pour sa théorie atomiste inspirée des alchimistes. Christian Huygens (1629-1695), physicien néerlandais, était au cœur d'une dense réseau d'intellectuels éminents auquel il ne faisait pas déshonneur. Pierre Gassendi (1592-1655), prêtre catholique, fait découler tout savoir de l'expérience sensible et cherche une voie moyenne, à l'aide de l'atomisme, entre dogmatisme et scepticisme. Walter Charleton (1620-1707) était un fervent partisan d'Epicure et des théories alchimistes de Van Helmont. Antonio CLERICUZIO, *Elements, Principles and Corpuscles*, *op. cit.*, p. 9-33, 105, 63-74, 92-102.

<sup>2</sup> Umberto ECO, *L'œuvre ouverte*, traduit par Chantal ROUX DE BÉZIEUX et André BOUCOURECHLIEV, Paris, Seuil, 1965, p. 29.

dans son adhésion souple au mécanisme de son époque à l'opposé d'un vitalisme qui scinderait le monde entre matière inerte et vivante. La métamorphose, récurrente sous sa plume, constitue la figure qui accorde la plus grande ardeur à une matière presque inanimée, elle se situe dans le délicat entre-deux de la vie et de la pierre, de la présence et de l'écriture<sup>1</sup>.

### **1.C.3. Un empirisme modéré**

Le chevalier, j'ai tenté de le montrer, adopte des fondements théoriques qui s'apparentent à l'aristotélisme et à l'atomisme, à une époque où l'empirisme et l'expérimentation s'apprêtent à acquérir leurs lettres de noblesse. Mais quelle part laisse-t-il à l'expérimentation au cours de sa démonstration ? Ce dernier volet qui interroge les influences du chevalier s'intéresse maintenant à sa méthode. Si Digby semble privilégier l'explication des liens entre les choses à partir de principes premiers, il ne néglige pas pour autant la dimension expérimentale qui joue un rôle actif dans son argumentation.

On distingue deux pôles dans ce débat. Francis Bacon, promoteur acharné de l'expérimentation, vante les mérites de cette démarche qui bannit le dogmatisme honni, source de futiles disputes au profit d'une observation minutieuse accessible à tous et nourrie du travail des artisans. La nature doit être forcée, malmenée, travaillée, pour révéler ses œuvres et ses mécanismes<sup>2</sup>. À l'inverse, Thomas White condamne l'empirisme auquel la Royal Society naissante voue un culte assidu, et qu'il considère comme l'héritage du scepticisme. Selon White, l'expérimentation ne peut révéler qu'une vérité hypothétique, particulière, tout au plus les résultats peuvent-ils être généralisés quand l'expérimentation aboutit toujours au même effet. Une telle méthode proscrit l'élaboration d'un système universel, exclut la réflexion sur les catégories employées et aliène la question de la vérité<sup>3</sup>. En somme, cette approche est trop dissociée de l'indispensable réflexion métaphysique.

Où Digby se situe-t-il dans cette querelle ? Premier constat, la figure de Sir Francis Bacon et de ses idées point çà et là dans les écrits du chevalier. Si aucune référence directe n'y est faite au fil de *Deux traités*, son nom est cité aux prémices de son

---

<sup>1</sup> Sur l'importance de la métamorphose pour la sensibilité baroque : Jean ROUSSET, *L'aventure baroque, op. cit.*, p. 14 ; A. Kibédi VARGA, « L'univers en métamorphoses », in Gisèle MATHIEU-CASTELLANI (ed.), *La métamorphose dans la poésie baroque française et anglaise : variations et résurgences. Actes du colloque international de Valenciennes, 1979*, Tübingen, Gunter Narr Verlag, 1980, p. 3-6.

<sup>2</sup> Francis BACON, *Francis Bacon: The New Organon*, Lisa JARDINE et Michael SILVERTHORNE (eds.), Cambridge, Cambridge University Press, 2000, p. 52.

<sup>3</sup> Dorothea KROOK-GILEAD, *John Sergeant and His Circle: A Study of Three Seventeenth-Century English Aristotelians*, Leiden, Brill, 1993, p. 41-49.

*Discours fait en une célèbre assemblée* comme argument d'autorité, pour signifier que le chancelier avait connaissance du procédé que Sir Kenelm s'apprête à exposer – si la mention est sans doute inexacte, elle permet à Digby de revendiquer l'héritage de Lord Verulam<sup>1</sup>. Ses lettres à Pierre de Fermat soulignent qu'il a fréquenté le chancelier et qu'il a échangé des idées avec ce dernier à la cour<sup>2</sup>. Si l'on se penche sur le catalogue, on retrouve deux livres de Bacon : *De sapientia veterum*, publié chez Robert Baker en 1609 à Londres, et *Opera moralia et civilia*, édité par William Rawley et publié chez Whitaker en 1638<sup>3</sup>. Étant donné que Digby avait fréquenté Lord Verulam et connaissait son œuvre, et qu'il adhérait à la méthode expérimentale comme en témoignent dans ses recettes alchimiques et *A Discourse Concerning the Vegetation of Plants*, il est étonnant qu'il ne le cite qu'à la fin des années 1650, dans des lettres ou publications françaises avant tout.

Un manuscrit au titre alléchant d'« Enquête sur le mouvement des corps en correspondance avec les articles de gravité et de lévité que Francis Bacon, Lord Verulam, propose dans le cinquième livre de *L'avancement du savoir* » que la catalogue d'Ayscough à la British Library attribue à Digby n'est sans doute pas son œuvre<sup>4</sup>. L'enquête sur la nature de la gravité y diffère beaucoup de la pensée de Digby : l'auteur pose un principe de mouvement interne à chaque chose et cherche à déterminer la séparation des choses au moyen d'expérimentations, comme le recommande Sir Francis Bacon. La quantité n'intervient qu'au cours des expérimentations, comme des paramètres

---

<sup>1</sup> Kenelm DIGBY, *Discours fait en une célèbre assemblée*, *op. cit.*, p. 6 ; Elizabeth HEDRICK, « Romancing the Salve: Sir Kenelm Digby and the Powder of Sympathy », *The British Journal for the History of Science*, vol. XLI, n° 2, 2008, p. 165.

<sup>2</sup> Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à Pierre de Fermat, 'Je me donnai l'honneur de vous écrire le 19 du mois passé' », s.l., 5 décembre 1657. Lettre publiée, FERMAT, *Œuvres*, vol. II, p. 359-361 ; Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à Pierre de Fermat, 'Avrei temuto d'infastire troppo V. S. Illustrissima con nuova lettera' », s.l., 15 mai 1658. Lettre publiée, FERMAT, *Œuvres*, vol. II, p. 379-382.

<sup>3</sup> *Catalogue des livres de Monsieur Digby*, p. 35, 5.

<sup>4</sup> Betty J. DOBBS, « Studies in the Natural Philosophy of Sir Kenelm Digby. Part I », *Ambix*, vol. XVIII, 1978, p. 13 ; Betty J. Dobbs déplore dans son article qu'un traité de Digby ait été jusque là ignoré dans l'étude de la pensée physique et chimique du chevalier : le « traité des mouvements ». Référencé sous le nom de « Sloane 63 » dans le catalogue des manuscrits de Sloane établi par Samuel Ayscough en 1872, Digby s'en voit attribuer la parenté. Cependant, les catalogues suivants, qui corrigent au passage la numérotation du manuscrit, référencent le traité sans mentionner d'auteur. Après vérification dans le catalogue établi par Sloane lui-même, aucune référence à Digby n'est faite, Ayscough est donc le seul à attribuer ce traité au chevalier. Le titre de ce petit traité de 85 folios invoque Bacon (dont le relieur inscrivit le nom sur la tranche) tandis que le sous-titre fait appel à Digby : « la première partie du livre de Sir Kenelm Digby (étant une étude des corps préalable à ses hautes considérations sur l'immortalité de l'âme) pourra être illustré en certains endroits ». Cause probable de l'attribution du texte à Digby, ce sous-titre induit cependant en erreur : il s'avère qu'il n'y a aucune référence directe à l'ouvrage de Digby et que les principes traités sont très éloignés de ceux de Digby. Samuel AYS COUGH, *A Catalogue of the Manuscripts Preserved in the British Museum Hitherto Undescribed: Consisting of Five Thousand Volumes; Including the Collections of Sir Hans Sloane, Bart. the Rev. Thomas Birch, by Samuel Ayscough*, Londres, John Rivington, 1782, vol. I, p. 420 ; « A Survey of the Motions of Body in Satisfaction to the Articles of Enquiry de Gravi & Levi, Which Francis Bacon, Lord Verulam, Proposeth in His 5<sup>th</sup> Book Of the Advancement of Learning. The First Part of Sir Kenelme Digby's Booke [Being a Survey of Bodies in Order to His High Considerations of the Immortalities of the Soul] May Hence in Some Places Receive Some Illustrations », Ms. Sloane 70.

que l'on change pour découvrir les véritables propriétés de la gravité. L'auteur analyse la résistance des corps, en fonction de leur forme et de leur proportion, traite de la fameuse question de l'aimant et s'interroge sur l'ascension de la flamme. Ces questions sont toutes abordées par Digby dans son premier traité sur les corps, mais de façon bien différente. La quantité demeure le principe de base pour évaluer tout mouvement ou changement dans la pensée de Digby alors que l'auteur du manuscrit n'en parle qu'incidemment. En outre, la différence de style est flagrante : le manuscrit déborde de personnifications de la gravité et de notions physiques, figure de style presque absente des écrits du chevalier qui pourtant ne manquent pas d'images. Le traité n'est donc sans doute pas du chevalier, ni même d'un disciple, mais a pu être rédigé dans la deuxième moitié du XVII<sup>e</sup> siècle par un philosophe de la nature qui souhaitait attirer l'attention en faisant référence à des noms de gens en vue dans le titre de son ouvrage, bien qu'il ne traitât pas réellement de leurs idées par la suite. Au mieux, le manuscrit illustre l'influence intellectuelle de Digby en son siècle.

Il ne faut donc pas surestimer l'influence de Sir Francis Bacon sur Digby. Ce dernier critique la fiabilité des sens et de la perception humaine au cours de sa réflexion sur le fonctionnement des cinq sens. Qu'est-ce qui peut attester que ce que nous voyons *est* réellement ? Les sens ont leurs limites propres : les yeux ne voient pas les mouvements très rapides du Soleil ou du fleuret, et il suffit d'aviser les astres pour comprendre qu'il y a certaines cadences que l'on ne perçoit pas<sup>1</sup>. Si les expériences d'optique étaient l'apanage des racoleurs de foire, Digby explique qu'en réalité, les illusions visuelles n'en sont pas, que l'œil les voit réellement – mais ce n'est pas pour autant qu'elles correspondent à la réalité physique<sup>2</sup>. C'est à l'entendement de déterminer si les sens sont de justes rapporteurs. Le style de Digby est adapté à sa circonspection pour les sens : il relate en détail et parfois avec poésie le fruit de ses études, tout en conservant la distinction fondamentale entre l'état physique comme la vision et le cheminement du sujet, par exemple l'acte de voir. Afin que chacun avise la même chose, l'auteur cherche à orienter le vécu de l'observateur par sa description. À titre d'exemple, au chapitre 31 qui concerne les couleurs, il décrit une manipulation qu'il tire sans doute de sa rencontre avec le jésuite Francis Line à Liège<sup>3</sup> : si une bougie projetée, à travers une

---

<sup>1</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 56-58.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 259.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 270-271. Francis Line, prêtre catholique et philosophe de la nature, était connu en Angleterre sous le nom de Francis Hall. Il étudia au collège anglais de Liège, puis y fut nommé professeur de mathématiques et d'hébreu. Il mena des querelles de pamphlet contre Thomas White à la fin des années 1650 puis contre Robert Boyle. Digby l'a peut-être

vitre, les couleurs rouge et bleue sur un papier ou un mur, et si le spectateur place son œil dans le faisceau de l'une des deux couleurs de sorte que la tache bleue ou rouge se situe sur sa paupière, il verra l'autre couleur sur la vitre. Au lieu de parler du côté de la bougie qui « apparaît » à travers le verre, Digby barre le verbe pour le remplacer par la chandelle qui « est vue », réintroduisant ainsi l'acte de perception et le sujet grâce au passif<sup>1</sup>. Tout essai de Digby est sans cesse ramené à l'expérience du sujet, toute observation, rappelle-t-il discrètement, est un vécu – plaisant de préférence – comme il le remarque lorsqu'il ajoute que d'autres expérimentations « agréables » confirmeront ses dires<sup>2</sup>. De ce point de vue, sa méthode fait écho à l'époque du baroque : elle met au centre de son cheminement le sujet et son expérience, elle se fonde sur un vécu, sur des sensations, non sur une abstraite spéculation. La démarche fait écho à la fracture entre œil et regard que décrit Christine Buci-Glucksmann, qui distingue l'acte physique de la vision de son expérience<sup>3</sup>. Elle reprend en d'autres termes ce que Wölfflin disait : « le dessin et le modelé ne coïncident plus, au sens géométrique, avec le support plastique de la forme ; ils ne révèlent que l'apparence, saisie par l'œil, de l'objet. [...] C'est l'apparition de la réalité qui est maintenant captée<sup>4</sup> ». Le récit tout autant que la recreation de l'expérience par les mots fait office de preuve et revêt une tonalité baroque chez Digby.

À la lecture de l'œuvre physique de Digby, parsemée d'anecdotes concrètes, de remarques liées à l'observation de phénomènes, de recettes diverses, on peut se demander si le terme d'expérimentation est idoine. L'intérêt de Digby pour les considérations pratiques se trouve peut-être dans sa maîtrise de l'alchimie – cette technique requiert de suivre des recettes et des protocoles plus ou moins rigoureux, afin d'atteindre un résultat souvent fantasmé. Le recours à un savoir pratique est récurrent et sert régulièrement de preuve chez Digby. Il confirme ainsi sa théorie du mouvement avec une manipulation de pendules menée par Galilée<sup>5</sup> qu'il ajoute en marge dans le manuscrit de *Deux traités* ; ailleurs il encourage le lecteur à faire ses propres observations à partir de lumières et de

---

rencontré à Liège lors de son passage dans les Pays-Bas espagnols en 1640-1641. Anita MCCONNELL, « Line, Francis (1595–1675) », *Oxford Dictionary of National Biography* [en ligne], consulté le 26 novembre 2016. URL : <http://www.oxforddnb.com/view/article/16723>.

<sup>1</sup> *Ibid.*, Ms. vol. I, f. 355r.

<sup>2</sup> *Ibid.*, Ms. vol. I, f. 355v.

<sup>3</sup> Christine BUCI-GLUCKSMANN, *La folie du voir*, op. cit., p. 45.

<sup>4</sup> Heinrich WÖLFFLIN, *Principes fondamentaux*, op. cit., p. 24.

<sup>5</sup> Galilée employa le pendule pour mesurer le temps qui passe, étudier la conservation de l'énergie ainsi que la gravité. Michael MATTHEWS, « Idealisation and Galileo's Pendulum Discoveries: Historical, Philosophical and Pedagogical Considerations », in Michael R. MATTHEWS, Colin F. GAULD et Arthur STINNER (eds.), *The Pendulum: Scientific, Historical, Philosophical and Educational Perspectives*, Dordrecht, Springer Science & Business Media, 2006, p. 209-235.

couleurs<sup>1</sup>. Il fait de fréquentes références aux « *husbandmen* », les hommes qui cultivent la terre, et rappelle que les théorèmes naturels exigent des « expériences naturelles » – les données concrètes de l'existence physique sont de toute première importance pour le chevalier<sup>2</sup>. Dans son *Discours fait en une célèbre assemblée*, il stipule que « pour les choses physiques, il faut se rapporter en dernier ressort à l'expérience ; et tout discours qui n'est pas soutenu par là doit être répudié, ou au moins soupçonné illégitime<sup>3</sup> ». L'expérimentation a donc davantage valeur de légitimation, de vérification par le réel, plutôt que de point de départ ; elle sert à vérifier une théorie, et non l'inverse. Les écrits alchimiques de Digby s'inscrivent dans la tradition des carnets de laboratoires où observations et manipulations sont consignées pour établir un protocole à suivre – *A Choice Collection of Rare Chymical Secrets* se présente comme une méthode pour confectionner la pierre philosophale<sup>4</sup>. Plusieurs relations contemporaines font état des essais menés par Digby, comme cette anecdote d'une main anonyme, datée du 30 avril 1659, qui rapporte des expériences que Digby menait avec un certain Père John Porrie sur l'ambre qui attire la paille<sup>5</sup>. Lorsque Digby note que parfois le sensible ne corrobore pas la théorie, il s'empresse d'ajouter que c'est parce que nos sens et nos perceptions sont limités<sup>6</sup>. Au fil de sa démonstration, il explique qu'il faudrait beaucoup plus de manipulations et de discours pour prouver l'effet de chaque chose, et il justifie ainsi le rôle de l'expérimentation dans l'argumentation<sup>7</sup>. Le chevalier critique Cabeo qui « n'était pas de cette sorte de gens par qui la science se trouve augmentée. Pas plus qu'il ne semble savoir faire de ces expériences dont découle la science<sup>8</sup> » puis il se ravise, raie le passage, incrimine un défaut dans l'observation ou dans l'expression. Le chevalier accorde donc une place de choix à cette approche du réel par l'expérimentation. Cependant, il l'aborde parfois avec circonspection, notant ici que cette méthode ne permet pas de tout savoir, puisqu'elle ne peut être employée pour découvrir le fonctionnement de l'âme, ou là que les constatations des gens du commun se doivent d'être prises avec discernement étant donné qu'elles ne sont pas toujours fiables – les histoires étant aisément exagérées<sup>9</sup>. Une

---

<sup>1</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, expérience du balancier : Ms. vol. I, f. 117r ; expérience des couleurs : p. 271.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 125, 98.

<sup>3</sup> Kenelm DIGBY, *Discours fait en une célèbre assemblée*, *op. cit.*, p. 97.

<sup>4</sup> Kenelm DIGBY et George HARTMAN, *A Choice Collection of Rare Chymical Secrets and Experiments in Philosophy as Also Rare and Unheard-of Medicines, Menstruums, and Alkahest*, *op. cit.*

<sup>5</sup> « Anecdotes related to Digby », Add. Mss. 74 237, 1659, f. 73.

<sup>6</sup> Kenelm DIGBY, *Two Treatises*, *op. cit.*, p. 95-96.

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 203.

<sup>8</sup> « He was not of the kinned of those men by whom sciences are augmented. Nor seemeth he to have knowne how to make experiments, so as science may follow out of them. » Le passage est biffé et remplacé par « eyther his experiment or his expression was defective. » *Ibid.*, Ms. vol. I, f. 251r ; p. 195.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 415-416, 51-52.

lettre à Sir Tobie Matthews met en valeur les vertus de l'observation, lui associant l'ensemble des maximes des sciences naturelles, qui ne sont autres que « les règles constantes et fixes déduites de la scrutation attentive et précise des orbites et mouvements de tels corps et agents qui, par leur composition excellente et parfaite, surviennent en tout temps et toutes occasions, de façon complète, contrôlée, et sans détour<sup>1</sup> ». Une fois en possession de ces maximes issues de l'observation, chacun peut constater la nature d'objets particuliers et juger de leur conformité avec les règles. L'acmé de ce processus survient lorsque les analyses de l'honnête homme concordent avec les axiomes des doctes : l'âme trouve alors son repos, rassurée d'avoir accompli sa quête de sens. Si elle ne trouve pas dans le quotidien l'accomplissement de ces règles, fatiguée de chercher, elle se perd dans la spéculation.

### Conclusion

Dans sa description du fonctionnement physique, Sir Kenelm privilégie, grâce au choix de l'atomisme, la lumière et le mouvement, créant une dynamique qui s'apparente à l'esthétique baroque romaine : un monde mouvant, où le clair-obscur voile et dévoile les détails d'un réel aux contours incertains au sein duquel le sujet exerce ses facultés sensibles, entrant en relation avec ce monde grâce à ses perceptions et à son entendement. La métamorphose surgit çà et là, reflet d'une vie fondamentalement mouvante, d'une réalité complexe que le travail linéaire de la phrase peine à dire. Le Soleil, paradoxalement, constitue la source immobile de tout mouvement grâce aux atomes ignés qu'il projette en direction de la Terre. Les atomes de Digby ont deux spécificités : ils sont divisibles – puisque l'indivisibilité est l'apanage des êtres divins – et ils sont de nature différente, suivant l'élément aristotélicien auquel ils appartiennent. Ils se situent à un endroit précis sur les deux échelles qui vont de l'humidité à la sécheresse et du chaud au froid. Rassemblés, ces atomes composent un corps complexe dont la signature est unique et peut être évaluée numériquement – Digby se garde bien de donner un exemple de signature, mais il promeut de la sorte la méthode mathématique qu'il érige en modèle de démonstration. Ce modèle atomiste a l'ambition d'expliquer l'ensemble des phénomènes physiques que Digby décrit au moyen de la comparaison avec les couteaux

---

<sup>1</sup> Sir Toby Matthews (1577-1655), écrivain et homme de cour, se convertit au catholicisme en 1607 à Rome et fut ordonné prêtre quelques années plus tard. La fin des années 1630 et le début des années 1640 voient plusieurs échanges de lettres avec Digby. « [The maximes of naturall sciences, which the studie of Philosophy furnissheth us with;] are nothing else but constant and unvarying rules gathered out of heedful and accurate observing the trackes and motions of such bodies and agents as by their excellent and perfect composure, do proceede att all times and upon all occasions, in a complete, masterly, and unerring way. » Kenelm DIGBY, « Kenelm Digby à Sir Tobie Matthew, 'I thinke there is nothing trewer' », Liège, 15 septembre 1641 ; Joe Moshenska, *A Stain in the Blood*, op. cit., p. 62-63.

et autres objets tranchants. Cette image souligne combien le monde physique se caractérise par le chaos et la division. Le clivage, le déchirement, la scission et la fragmentation sont si prépondérants dans le monde physique que la seule forme d'unité que l'on peut discerner dans ce dernier se trouve justement dans l'existence d'atomes.

Digby cherche à tenir le cap entre Charybde et Scylla, entre un dangereux dogmatisme qui tiendrait toute vérité de la spéculation, sans rapport avec le réel, et un empirisme qui accorde une trop grande importance à des perceptions parfois peu fiables. L'observation quotidienne, régulière, précise doit être au fondement de la réflexion, mais elle doit se recouper avec la théorie et la spéculation afin de constituer un savoir éprouvé. Sir Kenelm n'accuse pas les sens d'être trompeurs ou de ne fournir que des illusions, mais il souhaite rétablir la réalité sensorielle dans son exercice normal : la réalité ne peut être connue qu'à travers le double prisme des organes sensoriels et cognitifs. Une expérience ne vaut que dans la mesure où elle est aussi appréhendée par une pensée éclairée qui seule peut mettre en perspective l'événement et en tirer une conclusion. L'entendement est l'unique source possible d'un savoir aussi certain qu'une démonstration mathématique. Cette démarche n'est pas nouvelle et elle entre en résonance avec une approche alchimique<sup>1</sup>. Digby n'est pas un expérimentaliste de la première heure, il est un conciliateur qui cherche à réintégrer le bon sens, les « notions communes » et le quotidien au cœur de la réflexion philosophique, et un certain empirisme s'intègre à ce titre dans son raisonnement. Le sujet est sans cesse replacé au sein de l'observation ; le style écrit de Digby prend en compte les défauts inhérents à l'observation et à la duplication nécessaires pour parler d'expérimentation.

Ainsi, les éléments de la physique digbéenne révèlent un mode de pensée axé sur la plasticité de la nature, mais aussi, parfois, sur son caractère menaçant et inquiétant. Nourri de la réflexion déductive aristotélicienne, étayé par des considérations tirées de l'expérience, Digby replace au centre de sa réflexion le sujet et son expérience. Sous-tendu par une crainte sourde qui s'exprime en filigrane du texte, la physique baroque de Digby trace un chemin vers une certitude fantasmée qui, atteinte, pourra réconcilier et rassurer. Il reste désormais à voir comment il applique son système explicatif aux grandes controverses physiques de son époque.

---

<sup>1</sup> John HENRY, *The Scientific Revolution and the Origins of Modern Science*, op. cit., p. 47-48.